LA REVUE THÉÂTRALE

Vente & Abonnements à la Librairie du FIGARO
26, Rue Drouot — Paris

Nouvelle Série N° 12

Prix net : 1f50 = Etranger 2f

Cl. Cautin & Berger

Mlle Blanche DUFRÊNE
Mme de Rochereul, dans VARENNES



Abonnements :

Un an :	Paris	36 fr.
—	Départements	36 fr.
—	Etranger	48 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris.

Le Numéro

France	1 fr. 50
Etranger	2 fr. »

Bavardages de Théâtre

Il n'est question que de *trusts*. Après celui des théâtres, voici celui de l'opérette. M. Fernand Samuel, obéissant à la lettre au conseil que lui donnait ici même, voici deux mois, le *leader* éclairé de la *Revue Théâtrale*, consacre sa saison à l'opérette française.

Les gens chics se jettent sur les feuilles de location du jeudi des Variétés, et la tentative se dessine comme un très vif succès.

La malice de M. Samuel fut de s'assurer l'exploitation exclusive de ce répertoire d'opérettes qui suffirait, à lui seul, à faire la fortune d'un théâtre. Il a glané le meilleur des ouvrages qui triomphèrent aux Folies-Dramatiques, aux Bouffes et à la Gaîté et a commandé, par surcroît, quelques pièces nouvelles parmi lesquels il rencontrera sans doute l'oiseau rare. Mais la base de son exploitation, c'est le répertoire qui tiendra l'affiche au moins trois fois la semaine : les pièces nouvelles apparaîtront, comme à l'Opéra-Comique ou à la Comédie-Française, entre deux soirées classiques. Si elles plaisent, on les gardera, si elles obtiennent une réussite calme, elles s'effaceront discrètement, et le *Petit Duc*, la *Fille Angot* avec les *Cloches* couvriront la retraite.

De la sorte, M. Samuel pourra, sans frémir, risquer des œuvres inédites. Son expérience a cela d'intéressant qu'elle « l'assure » contre l'insuccès. Il ne risque plus de se ruiner sur un coup de dés malheureux.

Mais, en revanche, la mise en train de sa saison sera laborieuse. Il lui faudra monter concurremment au moins quatre pièces de répertoire et la pièce que MM. de Flers et Caillavet préparent avec Terrasse : c'est beaucoup !

Il est vrai que toutes ces complications cesseront comme par enchantement si Terrasse, Caillavet et de Flers — ce qui peut fort bien arriver — mettent tout le monde d'accord en abattant huit mille de recette tous les soirs.

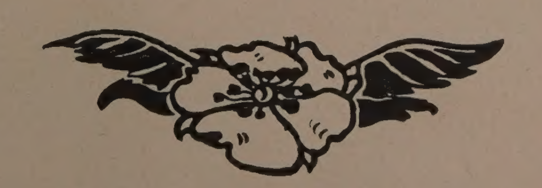
On verra, à cette heure bénie, M. Samuel s'accommoder avec ses résolutions, de même que M. Antoine, qui prônait énergiquement l'alternance, a brûlé ce qu'il adorait, lorsque les *Oiseaux de passage* lui ont assuré un maximum permanent.

Si cette hypothèse se réalise, le magnifique directeur des Variétés en sera quitte pour reprendre à son compte une formule célèbre et s'écrier à son tour : « Je conserve mon plan, mais je le retourne, ce qui lui permet de devenir l'inverse de ce qu'il était sans cesser pour cela de demeurer semblable ! » La pièce nouvelle deviendra alors sa base d'exploitation, tandis que le répertoire en sera l'accident hebdomadaire. Or, en matière musicale, il faut tenir le plus large compte des accidents.

La sagesse est donc, en définitive, de s'abonner aux Variétés et d'attendre avec une curiosité, empreinte de scepticisme, la saison d'alternance et d'opérette que nous promet le zèle infatigable de M. Samuel.

Si d'aventure, dans les seize spectacles promis, se glisse une comédie de Lavedan ou de Feydeau, le mal ne sera pas grand, n'est-il pas vrai ?

Paul GAVAULT.



Chronique de Quinzaine



Dessin de José Engel.

Mlle Jeanne Thomassin
(Si-Si, dans la *Troisième-Lune*).

VAUDEVILLE, *la* Troisième Lune, *comédie chinoise en quatre parties, de Mme Fred Gresac et M. Paul Ferrier.* — *Le* Jongleur de Notre-Dame, *à l'*OPERA-COMIQUE. — *Reprise d'*Hamlet, *à la* COMÉDIE-FRANÇAISE. — THÉATRE DE L'ŒUVRE, Philippe II, *tragédie en 3 actes, de M. Emile Verhaeren.* — Polyphème, *pièce en 2 actes, de M. Albert Samain.* — A DÉJAZET. — PORTE-SAINT-MARTIN, Électra, *pièce en 5 actes, de M. Perez Galdos, traduite par M. Paul Milliet.*

La réussite d'un ouvrage dramatique de fond étranger ou seulement d'apparence exotique est exposée à de redoutables écueils.

Si l'on garde strictement à la pièce représentée sa psychologie propre, à ses personnages leur caractère spécial, à son développement extérieur son originalité et son pittoresque, l'on risque, par toutes ces choses, de heurter les conventions parisiennes et, en conséquence, le goût du *gros public* d'ici, mal instruit des manières théâtrales d'autres lieux.

Maintenant, si l'on s'avise de vouloir accommoder le principal de l'œuvre dramatique étrangère, ou bien parisianniser l'allure de la composition d'apparence exotique, on s'offre, inévitablement, soit aux reproches, soit aux sarcasmes de l'élite. Tel sort advint à la *Troisième Lune,* gracieuse histoire chinoise, cependant, mais qui prit, pour séduire son monde, des mines boulevardières. Le pis est que sous sa grâce, elle ne tenait guère d'intrigue, l'histoire chinoise, et qu'elle avait tout à fait l'air d'une opérette échouée en comédie.

Alors, au bout de quelques soirs, il ne lui resta plus que ses décors ravissants, ses costumes de satin glacé, ses meubles de laque, ses lanternes de papier et les jolis noms de ses personnages. D'histoire chinoise, on conclut à chinoiserie, et la *Troisième Lune* disparut hâtivement, précipitant un peu la fermeture du Vaudeville.

La *Troisième Lune,* nous assurait-on, marque en Chine l'expansion sensuelle de l'amour assoupi par les froidures. Dans la pièce, son influence était souveraine à ce point, qu'elle éberluait jusqu'à des courtisanes — fait anormal, s'il en fût — car chacun sait qu'en « la terre centrale fleurie », les hétaïres sont personnes sages comme des vestales, poupées de luxe instruites, musiciennes et dont les seules grâces extérieures, somptueusement ornées, réjouissent le rêve passif de leurs adorateurs.

Donc, dans son beau palais, Si-Si, courtisane notoire, le cœur chaviré par la " Troisième lune ", déplorait sa condition sevrée de volupté, et l'afflux de beaux raisonnements — intéressés d'ailleurs — de son fidèle chaperon, Œil-qui-voit-tout, échouait lamentablement contre sa mélancolie ; elle perdait d'autant plus ses exhortations, dame Œil-qui-voit-tout, que de suaves amies de Si-Si, survenues chez elles, roucoulaient une plainte toute semblable à la sienne.

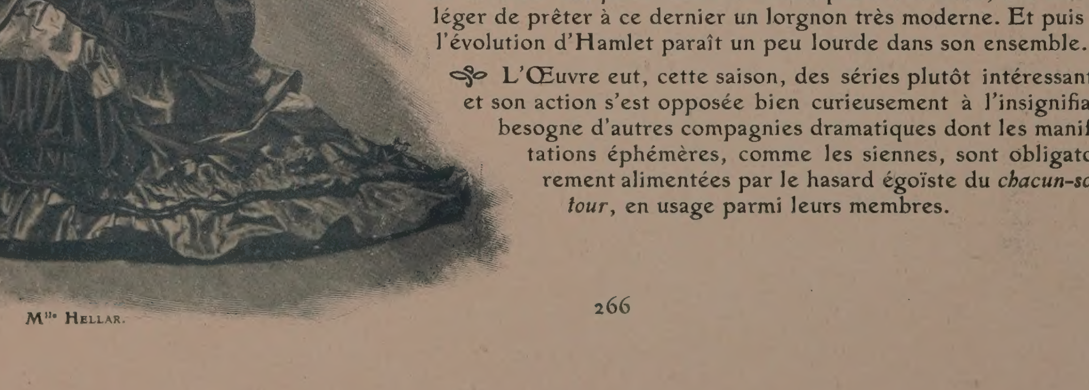
A de si doux soupirs, l'Amour ne pouvait se refuser, mais à cause, sans doute, de la profession murée de ces belles personnes, il s'embusquait dans les méandres d'une aventure très diffuse et très burlesque.

Pourquoi fallut-il qu'un discours ultra-capricieux précisât la puérilité de la pièce ! Mais la guigne aussi se mit de l'affaire car, ne fût-ce que pour sa parure de scène, la *Troisième Lune* devait séduire plus longtemps. Ses phases s'accomplissaient parmi des cadres ravissants de légèreté et de couleur, dans des jardins délicieux, sous des costumes chatoyants ; empruntant les mille accessoires délicats qui précisent, pour nous, en rêves charmeurs, les réalités gracieuses de la Chine lointaine ; employant à la fois le talent d'acteurs habiles, — Lerand, Baron, Gauthier, Colombey, Paul Numa, — et la beauté et la gentillesse accrue d'originalité de Mlles Thomassin, Régnier, De Bray, Jeanne Bernou, Verlain, et aussi le merveilleux comique de Mme Daynes-Grassot.

Prochainement, nous donnerons le détail de la représentation du *Jongleur de Notre-Dame,* à l'Opéra-Comique et de la reprise d'*Hamlet,* au Théâtre-Français. Nous nous bornerons à noter, ici, l'issue prospère du gentil conte musical de M. Massenet, le joli décor qu'on lui fit, l'interprétation exquise, par M. Fugère, de frère Boniface — uniquement épris de la gloire du vin et de la suprématie de la cuisine sur les arts — et la délicatesse de M. Maréchal, pauvre baladin, qui n'a à offrir à la Vierge que sa mélancolie de bon à rien et de naïves culbutes.

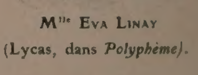
Hamlet a reparu, superbe, à la Comédie. M. Mounet-Sully est fort acclamé dans le rôle de l'affolant prince de Danemark. Mme Lara, par la ligne fragile de son corps, l'opulence de sa blonde chevelure et l'accent de sa voix blessée, réalise merveilleusement la pure et douloureuse Ophélie. M. Georges Berr montre un fossoyeur très pittoresque. Il est cependant des personnages moins favorisés : M. Albert Lambert exagère un peu la chaleur de Laërte, la majesté de Mme Dudlay est celle d'une douairière, M. Laugier, qui sait parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur des parchemins communiqués à Polonius, a le tort léger de prêter à ce dernier un lorgnon très moderne. Et puis l'évolution d'Hamlet paraît un peu lourde dans son ensemble.

L'Œuvre eut, cette saison, des séries plutôt intéressantes et son action s'est opposée bien curieusement à l'insignifiante besogne d'autres compagnies dramatiques dont les manifestations éphémères, comme les siennes, sont obligatoirement alimentées par le hasard égoïste du *chacun-son-tour,* en usage parmi leurs membres.



Cliché Revue Théâtrale

Mlle Hellar.



Cl. Rev. Théât.

Mlle Eva Linay
(Lycas, dans *Polyphème*).

Il est à regretter que l'expression publique de l'œuvre de M. Lugné ne puisse être mieux servie matériellement par du détail extérieur qui composerait l'harmonie de ses spectacles, mais du moins lui demeure-t-il le grand mérite d'affirmer la valeur d'ouvrages inconnus aux théâtres où ils devraient régner. Le *Philippe II*, d'Émile Verhaeren, et le *Polyphème*, d'Albert Samain, auraient évidemment donné quelque lustre à l'année odéonienne.

Le beau trucheman de tragédie, que ce Carlos, premier fils de Philippe II! Sa venue au monde causa la mort de sa mère, Maria de Portugal; il grandit et, chose remarquable, son âme n'étouffa pas dans l'ombre où le Roi s'appliquait à la tenir. Il était de caractère violent; dès qu'il fut en âge de politiquer, il se montra jaloux d'Albe, jaloux de Juan d'Autriche, jaloux de son père; ce que voyant, ce dernier le fit arrêter, et peu de jours après, Charles décéda d'une fièvre maligne ou par le poison, comme l'assure le jésuite Saint-Réal, commensal d'Hortense Mancini.

Les trois actes d'Emile Verhaeren n'ont point le développement de la grande tragédie de Schiller, mais leur aventure qui se tient dans l'intimité mystérieuse et terrible de Philippe II n'est pas moins impressionnante. Ici, à la fréquentation de certaine comtesse de Clermont, Carlos gagne de l'indépendance et s'essaie au complot; il prend l'idée que s'il se présentait aux Flandres, ces pays l'acclameraient comme leur souverain. Ce rêve dangereux cause sa perte. Philippe remet le rebelle aux mains de séides inquisitoriaux qui ont tôt fait de le supprimer, et la mort de Carlos s'accomplit d'une manière très dramatique. A peine l'Infant a-t-il été absous et béni par le sombre fray Bernardo que des valets le prennent au col et l'étranglent; quand sa vie est partie, on l'étend soigneusement, Philippe II entre et, puisque le conspirateur est mort, s'incline pieusement devant son fils défunt.

M. Chautard (fray Bernardo, dans *Philippe II*).

Le *Polyphème*, d'Albert Samain, expose une naïve passionnette qui causa censément le désespoir et la mort du Cyclope de Sicile. Polyphème aime d'amour sa pupille, et son âme s'attriste de ne point sentir l'affection de Galathée s'enflammer à l'effusion de son cœur. Un jour, il surprend l'innocente aux côtés d'un berger très beau. Déjà le jaloux lève ses bras formidables pour tuer les coupables, mais il comprend, au même moment, qu'il n'a pas le droit de briser l'étreinte provoquée par la nature. Il s'éloigne... Elle continue, la cantilène de Galathée et du pâtre, jusqu'à ce que retentisse un effroyable cri de douleur... Pour ne plus reconnaître jamais le couple qu'il surprit, Polyphème s'est crevé les yeux, et afin de ne point souffrir la félicité volée à son bonheur, il se fait conduire par le petit Lycas, frère de Galathée, à la mer qui l'ensevelira. Ces deux spectacles constituaient une belle soirée de poésie, dans laquelle s'affirmait curieusement le contraste des vers rudes et fermes de Verhaeren, — coupés, par endroits, de prose rythmée — et du langage parnassien limpide et doux d'Albert Samain.


Mme Jeanne Villeneuve (la comtesse de Clermont dans *Philippe II*).

Philippe II était interprété par MM. Lugné, Philippe; Saillard, Carlos; Chautard, fray Bernardo; Mme Villeneuve, la comtesse de Clermont. Dans *Polyphème*, Mlle Thomsen exprimait de sa voix chantante les soupirs tendres de Galathée, tandis que M. de Max clamait, avec une belle force, la mélancolie, le chagrin, la désespérance du Cyclope vaincu.

Avec une scène pas plus profonde qu'une armoire, dans une salle exiguë, c'est-à-dire avec fort peu de moyens et de minces ressources, M. Rolle réalise néanmoins d'honnêtes affaires dramatiques, boulevard du Temple. Dame, la reprise est son fort, et il ne semble guère préoccupé de nouveautés; sa prudence tient pour les vieilles "machines". A-t-il tort? Ce Directeur a une situation qui est celle des anciens donneurs de spectacle "aux quartiers", il ne peut espérer de clientèle en dehors des familles sédentaires du haut Marais, rebelles à l'exigence de se mettre en toilette pour aller chercher de l'amusement neuf aux grands théâtres. Mais, si Déjazet se réserve aux vaudevilles usagés dont la joyeuseté subsiste pour les simples qui n'y regardent pas de trop près, du moins joue-t-il ce répertoire avec des acteurs jeunes, instruits, tout à fait convenables. Récemment, Déjazet en était à *Disparu*, et les tribulations extraordinaires de l'huissier Rabuté étaient représentées d'une façon très risible par M. Guyon fils, Morins, Lacoste, Flandre, Mlle Hellor (Chaumont future), et Mlle Brécilly.

La Porte-Saint-Martin termine sa saison, et si l'on en croit les bruits du jour, son exploitation, avec l'*Électra* fameuse de Perez Galdos, dont la révélation, on le sait, agita tumultueusement les Espagnes. Y avait-il grande opportunité à nous donner cette *Électra?* La fortune de la pièce semble dire que non.

D'abord, *Electra* n'est point considérée comme un des bons ouvrages dramatiques de Galdos, auteur magnifique mais inégal, et le succès premier de cette œuvre batailleuse provint presque tout entier des circonstances particulières qui favorisèrent sa tendance. Privée de ces circonstances, reproduite devant un public n'ayant rien de l'esprit ni de la passion des premiers auditeurs, traduite, c'est-à-dire, — malgré la conscience de l'adaptateur — diminuée de l'éclat original de son style, et avec cela comportant des exagérations de structure, qui sont chez nous des impossibilités, *Électra*, malgré l'attrait de certaines de ses parties, n'est pas attrayante.

Cette œuvre a beau marquer d'importantes réalités sociales, des vérités criantes et condamnables, ces choses, mises à notre théâtre, ne nous touchent point, parce que leur actualité est ailleurs, parce que leur développement est ingrat à voir et à entendre. Puis l'interprétation parisienne de la pièce est mal assise. Certes, M. de Max compose avec beaucoup de tact et d'habileté le Tartuffe d'exception qui offre au couvent la demoiselle dont il n'a pu jouir, et Mlle Maggie Gauthier prête sa beauté personnelle à cette demoiselle, mais M. Clerget est insuffisamment sympathique dans le rôle du jeune savant, fiancé maltraité et contradicteur du Tartuffe. M. Duquesne donne belle allure à un marquis, assistant du jeune savant, mais M. Léon Noël n'a presque rien à faire et les autres acteurs ne font rien de très bien.

Clichés de la Revue Théâtrale.

Édouard GAUTHIER.

Mlle Thomsen (Galathée, dans *Polyphème*).



Chanson Montehus! Chanson genre Montehus! c'est l'inscription qui graphique à la craie les vitres des établissements bigles, strabiques, cyclopes, blépharïques — en trois mots comme en cinq — des établissements louches, borgnes et ophtalmiques, de Périgueux, d'Abbeville, de Saint-Dié, de Dié-Profane, de Baume-les-Hommes et de Baume-les-Dames, et de Coutances, et de Paris, et de Saint-Jean-de-Maurienne et autres endroits appréciés des géographes français, quoiqu'on ait défini le Français : un homme qui porte la moustache et qui ne connaît pas la géographie.

Où est le militaire de Courteline, cocassement résigné et alchimiant de la misère pour en extraire de la joie? ou bien le troupier qu'interprète Polin, avec sa bienfaisance attendrissante et son amusement des jours de sortie : troubade que Jules Lemaître idéalisa dans un feuilleton resté célèbre et où l'Académie Française s'inclina, palmes tendues, devant le Café-Concert? Dans les capitales comme dans les sous-préfectures, dans les hameaux laïques comme dans les chefs-lieux sans chefs ni lieux, vous levez le cœur ou les épaules devant le soldat haineux et insurgé.

Pauvre pioupiou des canzones de beuglants! tu étais mélancoliquement niais quoique apparemment joyeux; ceux-là répandent de la tristesse fielleuse, du mal de tête et du mal de cœur; tes inspirations mélodiques se nuançaient de cette douceur un brin rêvassière de sentimentalité, sentimentalité si vite déchue en sentimentalerie, dégradation militaire d'une impression. Un voisinage se liait entre la payse du pioupiou et la piqueuse du commis de cordonnerie; et de la botte à la bottine, cette gentillesse assez sotte transformait déjà la cantilène; le refrain ordurier cédait le pas; il reculait devant ce genre de romance qui le rejetait dans l'égout et qui refoulait les auteurs dans un néant d'où ils étaient si peu sortis. La chansonnette française respirait. Les Montmorency de restaurants de nuit et les La Rochefoucauld des grands bars qui s'enorgueillissent de s'encanailler en tapageant dans les boîtes à musiques montmartroises, gémissaient d'admiration parce que des fleurettes d'un mauve languissant et d'un azur liquoreux éclosaient dans le fumeronnage des tabacs de caserne et sur la mousse et la bave des soucoupes de cantines; c'était un petit printemps inattendu, un parterre souillé mais nouveau dans des serres cependant peu recommandables par leur vitrage de geôles et leur personnel de préaux en libération.

Puis, aujourd'hui, un arrêt dans la romance, une halte dans la marche militaire de la chanson. Pourquoi le lied français va-t-il agresser l'étendard au lieu de célébrer les rubans neufs et les ceintures blanches, et les sourires blonds et les vins zinzolins? Et les aubes dorées des avrils du cœur, et les matins rôtissants des âmes un peu déveloûtées, cela qui devenait le sujet de la chanson, cela qui nous reposait d'Odette Giriac, cela va-t-il être remplacé par des aurores ouvrièrement rouges, par des soirs peu lyriquement sanglants, par toute la camelote fripée, éculée, gueule d'empeigne, de cette vieille chanson qui ne berce plus du tout la misère humaine mais qui berce le luxe sournois de ses rhéteurs, la graisse de ses faux prophètes et de quelques innocents qui ont les mains trop pleines?

La chanson fut frondeuse; elle n'a jamais souri aux caprices des grands, elle a raillé vengeresssement les abus du pouvoir; les maîtres de l'iniquité redoutaient jadis son sourire mordant, ses sifflements légers, sa blague qui n'était pas de la gouape; jamais cette souveraine populaire n'emprunta le langage des roquettes pour flétrir des braves gens et des gens braves, comme les émules du pauvre grime dont nous avous dit le nom d'une plume un peu gênée. Qu'en pensent des chansonniers comme Xavier Privas, Dominique Bonnaud et autres soutiens satiriques d'une forme qui s'anémie et s'obscénise? Montehus (dont le vrai nom est Brunswick) leur doit des comptes, car avec lui meurt, pour éternellement, la chanson française.



*
* *

Un grand nombre de débutantes nous écrivent qu'au prix de quelques frais d'huissiers et au risque d'une petite amende, elles voudraient bien entrer en procès avec l'administration des téléphones.

Voici Mlle Sylviac, dont le nom n'évoquait guère que des pizzicatis approximatifs — sans doute la trémulation de ses doigts sur le bouton téléphonique. Pour une fois qu'elle voulut jouer un rôle, ce fut dans un procès, et encore elle se plaignit qu'on lui ait coupé le fil. Le grand public n'a pas été récepteur de son talent, le grand journalisme critique n'en a pas été transmetteur, et, cependant, grâce à un autre transmetteur et à un autre récepteur, la voici bientôt célèbre. Acquittée pour injures à Mlle Conversé (c'est le nom de la plaignante, parole d'honneur!) elle a été poursuivie par les vachères de nos régions pour avoir déclaré que les professions agricoles servaient à des comparaisons outrageantes. De plaisants confrères voudraient la faire débuter dans *Allo! Allo!* de Valdagne ou dans *Au Téléphone*, de De Lorde; ils oublient la *Demoiselle du Téléphone*; en y jouant le principal personnage, devant de véridiques employées de cette funambulesque administration, elle amuserait peut-être plus qu'elle ne le voudrait ses irritables et irritantes adversaires.

C'est à elle maintenant, ignorée hier, à chercher la communication avec le public.

George VANOR.

Esquisse de MM. Ronsin et Bertin.

« *Varennes.* » — *Ve Tableau : l'Épicerie Sausse.*

LA MISE EN SCÈNE

Assurément, ce qui caractérise la mise en scène moderne, c'est le goût du vrai qui s'y manifeste de plus en plus. Ayant à parler de plusieurs ouvrages de genres très divers, je m'aperçois que c'est là ce qui établit entre eux une sorte d'unité qui sans cela n'existerait point. « Miracle » d'opéra-comique, pièce historique, fantaisie chinoise, partout le metteur en scène s'est efforcé d'établir des tableaux fidèles, où presque rien ne détonne ni ne fasse tache. Jamais on n'a poussé si loin le souci de l'exactitude au théâtre.

Dans une pièce moderne, ce réalisme est tout naturel. Dans un « miracle » moyen âge, il est plus imprévu. Et cependant M. Albert Carré en a donné la plus vive sensation dans le *Jongleur de Notre-Dame*, de MM. Léna et Massenet, qu'il vient de représenter à l'Opéra-Comique. En cette mise en scène adorable, M. Albert Carré a fait œuvre d'artiste ; il a enchâssé le précieux « miracle » du maître Massenet dans un merveilleux reliquaire du temps, ouvré comme un bijou.

Rien de ravissant comme le plein-air du premier acte. C'est la place de Cluny, au XIVe siècle, le premier jour du mois de Marie. Nobles, bourgeois et populaire s'y mêlent et s'y confondent, joyeux, animés, tandis qu'à droite, le couvent des bénédictins demeure silencieux et sévère. Des murailles grises, une grande porte close, une niche où s'abrite la statuette de la Vierge protectrice. A gauche, un orme touffu et au fond, qu'une ligne de hauts peupliers relie au premier plan, de vertes prairies.

Et la foule est bariolée comme une grande enluminure de missel. Coiffes blanches de villageoises, hermines, guimpes, voire une pompe à feu de bourgeoise, riches atours des nobles demoiselles, robes des dimanches des gentes paysannes, chaperons des seigneurs châtelains, chapels des bourgeois, bonnets des rustres, avec çà et là le casque de l'homme d'armes, le heaume du chevalier. On rit, on chante en dansant la bergerette, et l'entrain redouble quand arrive le pauvre Jongleur et son rebec, le Jongleur à perruque rousse, en surcot bleu, serré à la taille par une ceinture de cuir, en chausses havane et en courtes bottes gris clair, avec ses ustensiles dans son sac de tapisserie... Tableau heureux, distrayant, qui fait penser à certaines de ces toiles de genre où Jules Garnier s'appliquait à peindre un moyen âge de belle humeur et de santé épanouie.

Le deuxième acte et le troisième ne montrent plus que des moines : des moines tout blancs, aux robes à larges

Esquisse de MM. Ronsin et Bertin.



« *Varennes.* » — *IIIe Tableau : la Poste royale.*

Esquisse de MM. Ronsin et Bertin.



« *Varennes.* » — *IVe Tableau : le Roi reconnu.*

capuces. Les voici d'abord dans le parloir, une salle aux énormes piliers romans, donnant sur le cloître ensoleillé, asile du calme et du repos. Après une leçon de chant réglée en perfection, où les voix sont soutenues par la *régale*, l'orgue portatif où l'on souffle avec un soufflet à main, les moines s'occupent diversement, l'un à sculpter un ange primitif, l'autre à peindre, ou plutôt à colorier une statue de la mère du Christ, que l'on porte ensuite processionnellement à la chapelle, laissant deviser ensemble frère Boniface et frère Jean, le cuisinier et le Jongleur.

Quant à la chapelle du troisième acte, c'est peut-être le tableau le plus vrai de l'ouvrage. Peut-être l'autel est-il un peu trop de style Saint-Sulpice, avec ses fleurs en papier doré et sa Vierge aux teintes voyantes, mais les murs nus, ces basses arcades, ce plafond de bois, ces vitraux aux mystérieux reflets, tout cela répond complètement à la mysticité particulière de la musique de M. Massenet. Et quand le miracle a lieu, quand la Vierge, sous les traits ineffables de Mlle Mary, tend les mains vers le candide Jongleur, pendant que les moines agenouillés adorent leur céleste protectrice, il y a là une émotion, un pathétique auquel l'art de M. Albert Carré n'a pas peu contribué.

Jongleur ou moine, M. Maréchal est très bien ; MM. Huberdeau, Allard, sont excellents ; en moine-poète, M. Carbonne a trouvé un mouvement de tête aussi juste que spirituel, où il semble rejeter avec fatuité les mèches symboliques qu'il n'a plus... Pour M. Fugère, il est hors de pair en cuisinier rubicond, heureux de vivre, un moine de Gustave Doré qui chante comme un ange du paradis, et qui produit sur l'auditoire un indicible effet de béatitude. « *Fleurissait une sauge* » : ah ! c'est divin !...

La musique n'a pas part à l'effet de *Varennes*, la pièce où MM. Henri Lavedan et Georges Lenôtre ont voulu raconter la tentative de fuite du déplorable Louis XVI, dont l'échec fut peut-être la véritable cause du procès et de l'exécution du roi.

Certes, M. Lenôtre sait à fond comment se sont passés ces événements émouvants. Pourquoi a-t-il voulu les plier à un « sujet de pièce » aussi invraisemblable que celui qu'imagina probablement M. Lavedan, homme de théâtre avant tout ? Il n'y avait pourtant qu'à reproduire scrupuleusement les milieux parcourus par les fugitifs. Au lieu de cela on ne sent que de loin en loin quelque souci de fidélité. Sans doute le relai de Sainte-Menehould, l'intérieur de l'évêché de Meaux, sont de beaux tableaux ; mais n'aurait-on su faire mieux pour l'intérieur de l'épicerie Sausse, à Varennes ? En revanche, la place Louis XV constitue une composition remarquable, où le grouillement et la colère des foules sont rendus avec une intensité saisissante.

Les costumes sont soignés à l'extrême, Mme Sarah Bernhardt elle-même ne s'est permis aucune fantaisie pour son rôle touchant de Marie-Antoinette. Seulement lorsque Léonard la poudre, elle néglige l'emploi du cornet : grave omission ! Pour Mlle Blanche Dufrêne, elle est bien belle en Mme de Rochereul ; un port de taille d'une noblesse, d'une fierté en harmonie avec l'air impérieux du visage ; voilà bien la grande dame de Cour telle que l'esprit l'imagine. Et Mme Patry est toute succulente en Mme Sausse : une grasse poularde blanche en pleine maturité.

M. Guy, c'est Léonard, le célèbre coiffeur de la reine. En son costume de velours saumon, il est à la fois comique et infatué comme il sied. M. Pierre Magnier est un amoureux respectueux et mélancolique en son de Fersen à l'uniforme bleu de ciel et M. Desjardins un soupirant grave et discret sous le costume noir du représentant Barnave. Pour les personnages essentiellement historiques, il faut dire que M. Chameroy nous donne un Louis XVI très intéressant, qui ne manque pas de dignité quand il reprend son rang à Varennes ; que M. Decœur est quelque peu négligé dans son rôle de Drouet, le maître de poste, qui court après la berline royale sans chapeau, sans manteau, en veste ouverte, lui, un ancien dragon de Condé ! et que M. Durec est un La Fayette d'une ressemblance frappante : jamais on n'a rendu plus fidèlement cette longue tête de mouton qui caractérisait le général en chef de la garde nationale.

Dans un genre qui est aux antipodes de l'historique, la *Troisième Lune*, comédie chinoise de Mme Fred Gresac et de M. Paul Ferrier, n'est pas moins exacte que *Varennes*. C'est l'une des plus délicieuses choses qu'ait réalisées M. Porel au Vaudeville. Vraiment ici l'art du metteur en scène prime tout, et la pièce est comme un canevas où l'artiste brode ses merveilleuses fantaisies. C'est d'une richesse et d'un goût inexprimables. Costumes, décors, sont autant de chefs-d'œuvre.

Théodore MASSIAC.

Dessin de José Engel.

Mlle Harlay
(Océan-de-Jade, dans la *Troisième Lune*.)

Dessin de José Engel.



Mme Marthe Régnier
(Ly, dans la *Troisième Lune*).

Revue des Critiques

Notons d'abord un fait assurément peu commun : des diverses pièces dont nous allons parler, la mieux accueillie, la plus louée, est une œuvre musicale : le *Jongleur de Notre-Dame*.

On peut même dire qu'il n'y a aucune dissidence dans la louange. Tous les critiques — même ceux dont les tendances sont les plus opposées — ont manifesté une très vive sympathie pour la nouvelle partition de Massenet. On lui sait gré de sa sobriété, de la simplicité des moyens employés. « Je crois bien que le *Jongleur de Notre-Dame* est un petit chef-d'œuvre », écrit M. Nozière. « Je suis extrêmement sensible au charme simple et pur de la fantaisie de MM. Lena et Massenet », dit M. Fourcaud au début de son compte rendu ; et l'on sait que ces deux critiques ne sont pas d'ordinaire prodigues d'éloges ! Cette singularité est d'autant plus piquante que, depuis quelques années, la personnalité de M. Massenet ne semblait guère en faveur auprès de la critique.

Dans la *Liberté*, M. Gaston Carraud trouve même qu'on a trop tardé à représenter le *Jongleur* à Paris.

Comment un ouvrage d'un agrément si délicat a-t-il mis deux ans à nous parvenir et comment est-ce à Monte-Carlo qu'il dut faire antichambre ? Goûtons sans disputer le plaisir supérieur de l'entendre enfin.

Dans l'*Éclair*, M. Samuel Rousseau estime que « jamais l'art de Massenet ne fut plus malicieusement souriant. L'allégresse et l'esprit sont les caractéristiques de sa nouvelle partition ». Un peu plus loin, M. Samuel Rousseau paraît attribuer le chaleureux accueil fait à l'œuvre, au contraste qu'elle offre avec les sombres et laborieux ouvrages dont nous avons été si souvent gratifiés en ces derniers temps.

M. Jules Massenet.

Après tant de noirceurs et de complications qui prétendent au sublime, le Jongleur de Notre-Dame, *de si belle humeur, semble reposant. La musique qui a le sourire se raréfie de plus en plus ; on saura gré à Massenet de la spirituelle gaîté de ces trois actes. Évidemment plus destinés à amuser qu'à émouvoir, ils mettront en liesse de nombreux publics, car le* Jongleur *sera un très gros succès.*

Dans la *Presse*, M. Gustave Bret, nous présente sous une forme plaisante et vivante les impressions produites par l'apparition de l'œuvre.

Durant le premier entr'acte du Jongleur de Notre-Dame, *ce ne fut qu'un cri dans le public : « Que c'est charmant ! Et délicat ! Et fin ! Et spirituel ! » Et, en effet, ce premier acte peut être cité, presque dans son intégralité, comme un modèle de musique légère, mélange de gaîté, de grâce et de tendresse, et alliant, avec un art infiniment discret, à la saveur de la chanson populaire, l'intérêt d'une écriture polyphonique intéressante et d'un coloris orchestral exquis.*

Et si quelques pages à peine détonnent dans la douce harmonie de ce début, la faute en est moins au composileur qu'au poète, à qui j'en veux un peu d'avoir transformé, déformé, alourdi, comme il l'a fait, une de nos plus jolies légendes du Moyen Age.



M. Léna.

C'est sur cette question seule du livret que les critiques ne sont pas absolument d'accord. Les uns le trouvent parfait, comme par exemple MM. Samuel Rousseau et Gaston Carraud, d'autres, au contraire, comme MM. Alfred Bruneau et G. Bret, font quelques réserves sur la façon dont la légende a été transformée. Mais ces derniers sont, en somme, peu nombreux.

Le même soir que le *Jongleur de Notre-Dame*, le Théâtre de l'Œuvre offrait un spectacle très intéressant : le *Philippe II*, de M. Émile Verhaeren, et le *Polyphème*, d'Albert Samain.

Cl. Ch. Bernier-Angre.



M. Emile Verhaeren.

La première de ces pièces est appréciée par M. Nozière de la façon suivante :

La tragédie de M. Émile Verhaeren pourrait être plus solidement construite. On souhaiterait évidemment que l'action en fût plus fortement nouée.

L'union de la prose, des vers libres et des alexandrins a aussi déconcerté quelque peu le public. Mais il a rendu justice à la générosité de l'inspiration, à l'intensité dramatique de situations nouvelles, ou presque nouvelles.

Quelques spectateurs, d'humeur malicicieuse, rappelaient que Casimir Delavigne avait jadis écrit un certain Don Juan d'Autriche, *qu'il serait intéressant de comparer avec* Philippe II.



M. Albert Samain.

Mais d'autres leur répondaient en citant des passages tels que celui-ci :

O l'apaisante, et douce, et sereine lumière !
O la splendeur des montagnes pâles, là-bas !
L'Escurial sommeille et ses jardins sont las
D'avoir été trop beaux, sous les midis de flamme.
Madrid et les clochers de Notre-Dame
Montent au loin parmi les buis et les cyprès,
Et lentement, le vieux Mançanarès
Raconte à ses roseaux les légendes d'Espagne.

Malheureusement, cette pièce fut jouée sans éclat. M. Lugné-Poë a fort intelligemment composé le rôle de Philippe II ; M. Saillard a montré de la chaleur et de la conviction dans le personnage de don Carlos ; M. Chautard a évoqué avec tact la figure du moine Fray Bernardo, et Mlle Villeneuve s'est donné bien du mal pour nous présenter la comtesse de Clermont. Mais des voix sonores, des gestes éloquents étaient nécessaires pour interpréter cette tragédie qui n'est pas tout à fait libérée de l'influence romantique.



Mme Fred Gresac.

Quant au *Polyphème,* d'Albert Samain, le succès en fut considérable et unanime. Tous les assistants regrettaient qu'une telle œuvre ne put être entendue plus souvent et par un plus grand nombre d'auditeurs. M. Faguet engage vivement, dans son feuilleton des *Débats,* M. Claretie à adjoindre cette exquise production au répertoire de la Comédie. On ne peut que désirer voir ce souhait se réaliser le plus tôt possible.

Les raisons pour lesquelles l'*Électra,* de Perez Galdos, jouée à la Porte-Saint-Martin, n'a pas obtenu, à Paris, un accueil aussi vibrant qu'à Madrid, ont été très clairement résumées par M. Alfred Athis dans le journal l'*Humanité :*

On se souvient que la première représentation d'Électra, à Madrid, se trouva coïncider avec une affaire sensationnelle de séquestration, qui passionnait l'opinion publique. Chez nous, elle ne bénéficie pas d'une chance analogue. En outre, nous sommes un peu blasés sur le genre de méfaits contre lesquels elle s'insurge, et notre besogne est heureusement plus avancée. Pour qu'une Électra française réussisse à nous passionner profondément, il faudrait, qu'en vérité, le conflit y fût plus âpre et les divergences plus essentielles entre les champions surannés de la foi et les défenseurs de la raison, que ceux-ci se montrassent moins timorés et ceux-là moins anachroniques. Dans les adversaires qu'on nous oppose ici, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître des croquemitaines peu redoutables. Malgré ses éclats menaçants, la Pantoya de M. Galdos ne nous fait pas assez peur. Et puis il faut bien convenir que cette œuvre d'inspiration généreuse, hardie et probe ne se distingue peut-être pas essentiellement par ses qualités dramatiques.

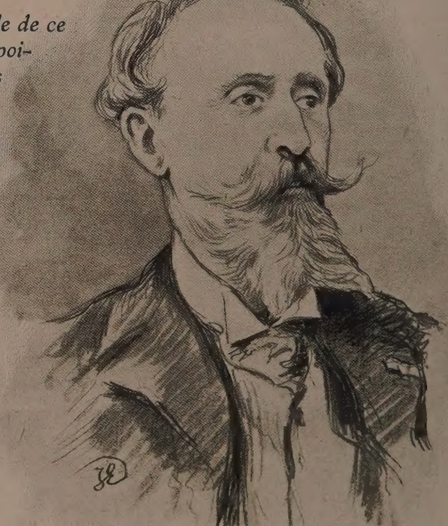
M. Catulle Mendès expose, de son côté, en ces termes, les motifs qui empêchent le public français d'éprouver les mêmes sensations que le public espagnol à l'audition de cette œuvre :

Qu'il y ait une valeur dramatique dans la situation initiale de ce drame, que plusieurs scènes soient, les unes, jolies, d'autres, poignantes, cela n'est pas contestable. Néanmoins, le succès, je suis obligé de le dire, a été médiocre, en dépit des tumultes peu sincères. Mais le public a bien compris que la cause de ce piètre résultat n'était pas en l'œuvre même. Ce n'est point la faute de l'auteur si certaines situations de sa pièce, neuves, imprévues, belles, sur le théâtre de son pays, n'ont rien sur le théâtre du nôtre, que de peu nouveau... de presque suranné. Puis, traduite, l'œuvre de M. Perez Galdos s'offre à nous dépourvue de l'un de ses plus grands mérites : un style, nous assure-t-on, ardent, charmant, triomphant !

M. Paul Milliet.

La comédie chinoise, la *Troisième Lune,* de Mme Fred Gresac et de M. Paul Ferrier, représentée au Vaudeville, fut surtout captivante comme spectacle, comme féerie décorative. « Il semble, dit M. Catulle Mendès, que l'on voit vivre toutes les couleurs, toutes les imageries des plus précieux écrans, des plus charmants éventails ».

Albert DAYROLLES.



M. Paul Ferrier.



La Revue Théâtrale
Varennes
Mlle Kervich



RETOUR DE VARENNES. — Arrivée de Louis Capet à Paris, le 25 juin 1791. *(D'après une gravure du temps).*

VARENNES

Si l'histoire du lamentable effondrement de la dynastie Bourbonienne contient un sujet de nature à intéresser les dramatistes, c'est bien l'épisode de la fuite de Varennes. Le grand moteur de toutes les tragédies passées, présentes et futures, la Fatalité, s'y affirme avec une impérieuse insistance et aussi avec son caractère le plus moderne. En effet, si les rouages tragiques n'ont pas changé à travers les siècles, leur engrenage diffère. La Fatalité antique, simple de gestes, sobre de procédés, se préparait dans l'ombre, puis, brusquement, surgissait pour abattre la victime. La Fatalité nouvelle n'a pas gardé cette tenue classique; elle s'amuse à multiplier les embûches; elle aheurte les plus hautes destinées à des obstacles en apparence méprisables; elle lie le sort des empires à des combinaisons subtilement perfides de menus faits. Et jamais elle ne s'est montrée plus minutieuse, plus tracassière que dans cette fugue de Varennes, qui fut une « folle journée » à la manière triste, du Beaumarchais incohérent et macabre.

Les cailloux que le Petit Poucet semait pour retrouver sa route n'étaient pas plus légers que la pierraille répandue par cette Fatalité hargneuse sous les roues de la berline où la veulerie ventripotente de Louis XVI voisinait avec la nervosité inquiète de « l'Autrichienne ». C'est bien ce jour-là qu'elle a pris son vrai nom, applicable aux catastrophes des grands de la terre comme aux petites misères des humbles, qu'elle est devenue la Guigne. Et cette transformation de l'antique déesse en mauvais génie harceleur devait particulièrement intéresser deux écrivains tels que MM. Georges Lenôtre et Henri Lavedan, deux tempéraments littéraires épris du petit détail, du menu document, de tout ce bibelotage, de tout ce chiffonnage historique réhabilité par les Goncourt, et qui maintenant est de l'histoire. Avec leur vision aigüe, leurs dons précieux d'observateurs rapides et de notateurs subtils, il ont reconnu dans la journée de Varennes — sujet resté en jachère, petit coin oublié parmi l'immense défrichement dramatique du taillis révolutionnaire — le vrai début! — la Guigne, et c'est ce début qu'ils ont mis en plein relief sur la scène du théâtre Sarah-Bernhardt.

La malechance de la famille royale s'affirme dès le premier de ces cinq tableaux, documentés et touffus. Nous sommes à l'hôtel de Noailles, où Lafayette tient chaque soir un cercle intime. Le bruit d'une prochaine fugue de la Cour s'est répandu dans Paris, et Barnave vient avertir le chef suprême de la garde nationale ou, plus justement, le geôlier du Roi. La Fayette, correctement infatué, raille l'inquiétude populaire : « Ce n'est pas du roman, c'est de la farce, et nous faisons de l'histoire. » La famille royale, qui doit en effet s'évader le soir même, serait sauvée, si la Guigne n'entrait en scène sous les espèces et apparences d'une dame d'honneur de la Reine, Mme de Rochereul, qui, aimant le beau colonel du Royal-Suédois, Axel de Fersen, chevalier servant de Marie-Antoinette, et délaissée par lui, veut se venger sur la souveraine.



M. Decœur (Drouet.)

Mlle Fernande Henry
(Une demoiselle d'honneur.)

Clichés de la Revue Théâtrale.



M. Pierre Magnier (Le comte de Fersen).

Elle vient d'abord demander au général, son cousin, de renvoyer Fersen dans son régiment, à Valenciennes. La Fayette y consent, et, sans tarder, communique l'ordre d'exil à Fersen, qui s'incline. Mme de Rochereul n'est pas encore satisfaite; avant le départ de son ancien amant, elle exige qu'il lui rende le soir même une heure de tendresse : « Après avoir remis mon service, je resterai jusqu'à demain dans mon appartement du pavillon de Marsan. Venez m'y retrouver. — Je ne peux pas. — En sortant du coucher du Roi ? — Non, non. — Ah ! çà, s'écrie Mme de Rochereul, qu'y a-t-il donc ? Vous allez me faire croire..... »



Mlle Seylor (Mme Brunier).

Fersen comprend qu'il a gaffé — toujours la guigne ! — et promet de venir au rendez-vous. Mais Mme de Rochereul devine qu'il ment, et, par induction, se convainct que le départ de la famille royale est imminent. Dans sa fureur, elle crie à La Fayette : « M. de Fersen enlève la Reine cette nuit ! » Elle dénonce à Barnave et à Bailly, que le général a fait précédemment appeler, les préparatifs multipliés depuis quinze jours, l'enlèvement nocturne du linge et des habits, la berline commandée chez un carossier de la rue de la Planche, la cassette bondée de joyaux et de papiers secrets. On l'écoute cette fois ; La Fayette lui donne même, entre autres instructions, celle de tâcher de partir avec la famille royale pour l'espionner directement, si les Bourbons tentent cette équipée grotesque. De son côté, Barnave lui remet un billet pour la Reine : « De quoi s'agit-il ? — La Reine m'a offensé. — Vous aussi ? — Je lui tends un piège. » Mme de Rochereul s'engage à faire la commission, et le rideau tombe.

Le second acte nous conduit dans le grand cabinet de la Reine, aux Tuileries. La famille fait ses préparatifs d'évasion ; le Roi relit avec Monsieur la proclamation « aux bons Français », qu'il doit lancer de Montmédy. La berline attend près de la barrière de la Villette ; le coiffeur Léonard, que nous avons déjà vu promener à l'hôtel de Noailles sa trépidation de fantoche, va partir devant avec la cassette aux diamants. Il ne manque plus que Mme de Neuville, qui doit jouer en chemin le rôle d'une certaine baronne de Korff voyageant pour sa santé en compagnie d'une caméristo (la Reine) et de son intendant (le Roi)..... Réapparition de la Guigne ! Mme de Neuville est alitée ; il faut la remplacer par Mme de Rochereul, et cela au moment où la Reine vient de lire sur la lettre de Barnave : « Méfiez-vous de votre dame d'honneur. » — « Peu importe ! s'écrie Fersen. Nous sommes dans une impasse. Emmenons Mme de Rochereul. Elle ne peut rien tant qu'elle sera avec nous. » Et c'est ainsi que par la toute-puissante intervention de la plus noire déveine, la trahison s'installe dans la berline royale entre Marie-Antoinette et ses enfants.

Troisième tableau : la poste de Sainte-Menehould et la Grande-Place. Des retards se sont produits ; les cavaliers de M. de Choiseul, chargés d'escorter la berline mystérieuse à partir de ce relais, bivouaquaient depuis longtemps, et les allures inquiètes des officiers ont éveillé l'attention du patriote Drouet, le maître de poste. Il excite la population contre les traîneurs de sabre ; l'état-major de Choiseul, craignant d'être débordé, se décide à partir. A peine les soldats ont-ils disparu, que la berline débouche sur la place. Elle est fermée, et Drouet, malgré ses soupçons, ne peut refuser le grand relais. Mais avant qu'elle reparte, le maître de poste a le temps de lever sa lanterne — la nuit est venue pendant cette fin d'acte — et de reconnaître le Roi, derrière la glace... Notez qu'il le reconnaît sans l'avoir jamais vu ; mais le piqueur Valori vient de payer avec un assignat à l'effigie royale, et le profil bourbonien est de ceux qui se remarquent. Toujours la Guigne ! Drouet saute en selle, rejoint la berline à Varennes, enjoint au syndic, l'épicier Sausse, d'interroger les émigrants.

Quatrième tableau. La Reine fait tête à l'orage avec une belle vaillance ; mais les maladresses calculées de Mme de Rochereul, la mollesse du Roi, l'arrivée d'un gentilhomme des environs qui reconnaît ses souverains, tout conspire contre les fugitifs ; et rejoints par les délégués de l'Assemblée, Bayon, Romeuf, Barnave, ils reprennent le chemin de Paris au milieu des huées de la populace.



M. Denneubourg (M. de Choiseul).



Clichés de la Revue Théâtrale.

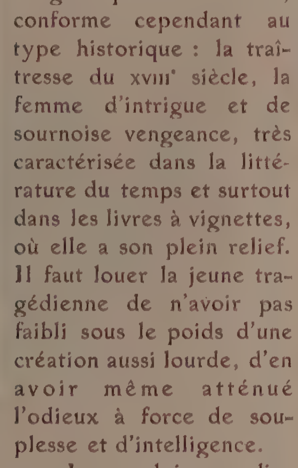
M. Durec (La Fayette).

Cinquième tableau : l'évêché de Meaux. Dans le palais épiscopal, où les gardiens de la famille royale ont consenti une courte halte, la Reine reçoit Barnave et Fersen. Le représentant républicain, qui a « un sentiment » pour Marie-Antoinette, lui parle avec une franchise émue, et l'engage à calmer la fureur populaire, en imputant à l'officier suédois l'idée de la fuite ou plutôt de l'enlèvement. Elle proteste, mais Fersen lui-même exige qu'on le sacrifie : « Tous les gentilshommes qui ont l'honneur de servir la Reine seraient trop heureux d'être immolés à son salut. » Cette fois, Marie-Antoinette consent, et le tableau s'achève par un duo, où Fersen avoue son amour, pendant que la Reine évoque les souvenirs de Trianon : « Mon beau hameau ! Chaumière au toit de paille où je n'ai jamais pleuré. » Suprême et chaste adieu : « Vous avez eu une jeunesse. Je suis une vieille femme. C'est pour vous détacher de moi que ces cheveux ont blanchi dans la nuit de Varennes. » Fersen s'éloigne. Marie-Antoinette ouvre ses bras au Dauphin : « Tu pleures ? Pourquoi ? — Ne le dis pas ! Parce que je suis Reine. »



Mme Cerda (Mme Elisabeth).

Avant de quitter la famille, Fersen, d'accord avec Barnave, a fait préparer pour Marie-Antoinette un carrosse qui doit la ramener secrètement aux Tuileries, mais Mme de Rochereul y monte à la place de la Reine, et l'infortunée princesse parcourt toutes les étapes de son calvaire. Au dernier tableau, de pure mise en scène — la place Louis XV — la berline funèbre passe au milieu de la foule gouailleuse et menaçante ; on rit, on chante ; on colporte des placards orduriers ; on loue des échelles ; on houspille Léonard, qui s'est aventuré dans cette cohue ; on massacre Mme de Rochereul ; Fersen salue les morts — et le Dauphin envoie des baisers.



M. Chameroy (Le Roi).

Cette tragique et minutieuse évocation de l'épisode où le prestige de la Royauté sombre un peu avant la grande débâcle dynastique a trouvé une admirable interprète en Mme Sarah Bernhardt. Ce rôle de Marie-Antoinette figurera en belle place dans la galerie des personnages historiques recréés par l'illustre artiste. Impossible de mieux réaliser la conception symbolico-dramatique de MM. Georges Lenôtre et Henri Lavedan.

A Mme Blanche Dufrêne incombait un rôle singulièrement ingrat, celui de Mme de Rochereul, imaginé par les auteurs, conforme cependant au type historique : la traîtresse du XVIIIe siècle, la femme d'intrigue et de sournoise vengeance, très caractérisée dans la littérature du temps et surtout dans les livres à vignettes, où elle a son plein relief. Il faut louer la jeune tragédienne de n'avoir pas faibli sous le poids d'une création aussi lourde, d'en avoir même atténué l'odieux à force de souplesse et d'intelligence.

Les emplois masculins ont été bien tenus ; seul l'excellent comique des Variétés, M. Guy, parut un peu au-dessous de lui-même dans un rôle qui d'ailleurs détonne d'un bout à l'autre de la pièce, et faillit en compromettre le succès : celui du coiffeur Léonard. M. Chameroy fut un très vraisemblable Louis XVI, de majesté traînarde, sans surcharge naturaliste, M. Magnier un éloquent Fersen, tout à fait remarquable à l'acte des adieux, M. Desjardins un Barnave conforme à l'esthétique parlementaire du temps (et toujours diseur de premier ordre), M. Durec un La Fayette correct et fin, M. Decœur un fougueux Drouet, avec quelques tendances (notamment dans la gymnastique surabondante des coups de rein et des haussements d'épaules) à confondre le maître de poste de Sainte-Menehould et Choppard, dit l'Aimable.

Mise en scène qui comptera parmi les belles reconstitutions d'ambiance du Théâtre Sarah-Bernhardt. Même chez Antoine on a obtenu aussi bien mais pas mieux que le grouillement de foule des tableaux de Sainte-Menehould et de la place Louis XV.

Camille LE SENNE.

Clichés de la Revue Théâtrale.



M. Krauss (M. Sausse). Mme Patry (Mme Sausse).



Côté Cour

(où l'on encense)

Varennes

Oh ! les beaux cheveux blonds de Marie-Antoinette !...
Qui n'a rêvé de vous, diadème enchanté,
Couronnant d'or vivant cette adorable tête,
Dont maint poète encore a son sommeil hanté ?

Avec Sarah Bernhardt, la vision est nette :
C'est le charme royal, soudain ressuscité,
Et c'est la femme exquise en sa réalité,
Plus belle encor que dans les rêves du poète !

Aussi, comme on admire, et comme l'on comprend
Et l'éloquent Barnave et Mirabeau le Grand,
Et même l'échafaud, amoureux de la reine,

Dans sa jalouse ardeur tuant pour s'apaiser,
Et qui mit sur le front blanc de la souveraine
Sa caresse sanglante en un dernier baiser !

Côté Jardin

(où l'on bêche)

Oiseaux de Passage

Qu'il ait l'air de tenir beaucoup ou peu de place,
Qu'il soit le tsar puissant ou l'humble serf : eh bien !
L'homme n'est qu'un éclair ou qu'une ombre qui passe...
Nihiliste ? A quoi bon ?.. Puisque l'homme n'est rien !

Je ris, lorsque je vois quel orgueil est le sien —
Quand son pas, ici-bas, laisse encor moins de trace
Que le vol d'un oiseau n'en laisse dans l'espace —
De croire que son œuvre existe et se maintient.

Le néant est le but, et l'oubli, c'est la règle...
L'oiseau de proie et les petits oiseaux tout nus,
L'étourneau, le pigeon, et la bécasse et l'aigle

Vont du même coup d'aile aux pays inconnus
D'où ne revient jamais ni le fou, ni le sage :
— Hélas ! nous sommes tous des oiseaux de passage !

Henri SECOND.

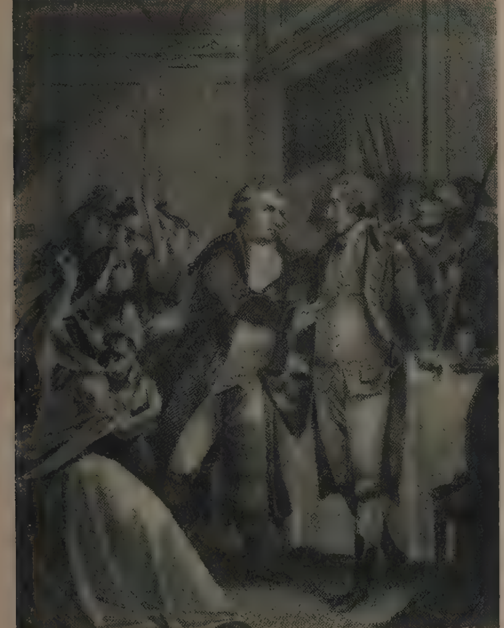
L'Épisode de Varennes

MM. Henri Lavedan et G. Lenôtre choisirent, pour sujet de leur grand nouveau drame, l'épisode historique de la fuite du roi et de sa famille, le 20 juin 1791, leur arrestation à Varennes le 21, et leur retour à Paris le 28. Un critique expert a analysé et étudié la pièce. Il m'appartient seulement de raconter exactement la fuite et l'arrestation de la famille royale. Je le ferai d'après les récits authentiques, comme ceux de Mme Royale, de M. de Fontanges, de Mme de Tourzel et autres, afin de permettre au lecteur de juger par lui-même ce que l'imagination de MM. Lavedan et Lenôtre a cru devoir ajouter au fait historique.



ARRESTATION DE LOUIS SEIZE A VARENNES le 22 Juin 1791.
(D'après une gravure du temps).

Lorsque Mme Royale sortit du Temple, en 1796, pour se rendre à Bâle et de là à Vienne, elle confia au fidèle royaliste Weber une courte relation du départ et du voyage qui aboutit à l'arrestation de Varennes, relation qui constitue un document des plus précieux. Vers la fin du lundi 20 juin, la reine la prit à part et l'avertit de ne s'inquiéter de rien, quoiqu'il advint, lui disant que leur séparation serait de courte durée. La jeune princesse ne comprit pas cette recommandation, mais à peine était-elle couchée que Marie-Antoinette revint la prévenir de leur prochain départ et la fit descendre à l'entresol du château. Là, elle trouva son frère, avec sa gouvernante, Mme de Tourzel. Il était habillé en petite fille avec un bonnet et une robe de toile, et il disait naïvement « qu'on allait jouer la comédie, parce qu'on s'était déguisé. » Le départ aurait dû avoir lieu dans la nuit du 19 au 20, mais l'indisposition d'une femme de chambre du Dauphin le fit différer d'un jour. M. de Bouillé qui avait été chargé de disposer les relais et les escortes entre Paris, Pont-de-Sommevelle, Sainte-Menehould, Varennes, Clermont, Dun et Montmédy fut averti à temps. Mais ses instructions, modifiées en conséquence, ne parvinrent pas exactement à tous les postes.



LOUIS XVI. stop'd. at VARENNES, in his way from Paris to Montmédi
(Reproduction d'une gravure anglaise.)

Le comte Jean Axel de Fersen, gentilhomme suédois au service de France, qui avait conquis toute la confiance du roi et de la reine par son dévouement, sa discrétion et son courage, s'était entendu avec le marquis de Bouillé qui commandait en chef en Lorraine et en Alsace. Il s'était procuré un passeport pour la famille royale, en le demandant à une de ses amies, la baronne de Korff, qui allait retourner en Russie avec ses deux enfants et sa suite. Mme de Tourzel allait passer pour la baronne de Korff, le roi pour son valet de chambre Durand, la reine pour sa femme de chambre Mlle Rochet, le dauphin et Madame pour les enfants Amélie et Aglaée, et Mme Elisabeth pour la demoiselle de compagnie Rosalie.

Avant minuit, par un ciel très obscur, Mme Élisabeth sortait la première avec Mme Royale, puis Mme de Tourzel avec le Dauphin. Ils passèrent par l'ancien appartement du duc de Villequier, arrivèrent à une porte qui n'était pas gardée et montèrent, au coin de la rue de l'Échelle, en face de l'hôtel de Gaillarbois, dans une voiture de remise que conduisait M. de Fersen, déguisé en cocher. Pendant qu'ils attendaient le roi et la reine, La Fayette et Bailly, qui sortaient des Tuileries, vinrent à passer. Mme de Tourzel cacha le dauphin sous ses jupes et eût un véritable moment d'angoisse. Enfin, le roi, qui avait mis une perruque, un habit brun peluché et un chapeau galonné, mais sans avoir pris soin de modifier sa physionomie, arriva avec un garde de corps, puis la reine qui, escortée de même, avait un grand chapeau lui cachant le visage. Les gardes de corps, MM. du Moustier, de Maldern et Valory, étaient chargés de veiller à la sûreté de la famille royale. L'un faisait le coursier, l'autre le domestique à cheval, le troisième était assis auprès du cocher. Ils répondaient aux noms de Saint-Jean, Melchior et François.

M. de Fersen conduit la voiture de remise de la rue Saint-Honoré et les vieux boulevards à la barrière Saint-Martin. Là se trouvait une berline de voyage à six chevaux. Il y fait entrer les illustres fugitifs. On avait déjà perdu une heure et demie par les différents retards. Au relai de Claye, M. de Fersen cède la place à un conducteur étranger et revient à Paris, après avoir reçu les affectueux remerciements du roi et de la reine. Il n'y fait que toucher terre et repart par la route de Flandre pour Bruxelles, où Monsieur et Madame l'avaient devancé sans encombre.

Au moment d'arriver à Châlons les chevaux de la berline royale s'abattent, les traits se coupent et il faut une heure pour remédier à l'accident. Encore un retard fâcheux, mais il n'inquiète pas Louis XVI qui se croit dès lors en sûreté et dit joyeusement : « Me voilà donc hors de cette ville de Paris où j'ai été abreuvé de tant d'amertume ! Soyez bien persuadé qu'une fois le cul sur la selle, je serai bien



Reproduction d'une gravure publiée lors du retour de Louis XVI.



ARRESTATION DU ROI ET DE SA FAMILLE DÉSERTANT LE ROYAUME.

(D'après une gravure du temps.)

différent de ce que vous m'avez vu jusqu'à présent... Nous trouverons à Pont-de-Sommevelle le premier détachement, et notre voyage est assuré. » Mais à cet endroit, où devaient être quarante hussards de Lauzun avec M. de Goguelat, on ne trouve rien. Le retard de l'arrivée de la berline royale a fait croire à M. de Choiseul que le départ de Paris a été ajourné et il a chargé le coiffeur de la reine, Léonard, qui était auprès de lui, d'aller, avec son cabriolet, avertir de cet ajournement les divers détachements jusqu'à Montmédy.

Le courrier qui précède la berline arrive à Sainte-Menehould, se trompe sur le lieu de la poste, va, vient, et excite l'attention des habitants. Le capitaine d'Andoin dit en secret à Mme de Tourzel que les mesures sont mal prises et que tout est à craindre. A ce moment, le fils du maître de poste, Drouet, aperçoit la tête du roi à la portière, la compare avec la vignette d'un assignat, saute à cheval et se met à la poursuite des fugitifs jusqu'à Clermont, puis, de là, gagne Varennes par un chemin de traverse. A Clermont, le colonel de Damas ne peut décider ses cavaliers à escorter le roi et, devant leur mutinerie, se retire désespéré.

La berline arrive à Varennes à onze heures du soir. Là, pas de relai, pas la moindre indication. Les postillons refusent, même à prix d'or, de doubler la poste. Drouet a fait barrer le pont, prévenu la garde nationale et Sausse, le syndic de la commune. On arrête la berline. On fait entrer Louis XVI et sa famille chez Sausse qui tenait une boutique d'épicerie. On examine le passeport et on soulève diverses difficultés pour permettre aux habitants d'accourir. On sonne le tocsin. On bat le rappel. Le Dauphin et sa sœur, accablés de fatigue, s'endorment sur le lit où on les a posés. « Leur sommeil était calme, dit Mme de Tourzel, et le contraste de cette situation avec celle de leurs malheureux parents était vraiment déchirante. » Louis XVI reconnaît bientôt que toute dissimulation est inutile et avoue qu'il a quitté Paris pour se soustraire à des insultes journalières et à des outrages comme celui du 18 avril où le peuple l'avait empêché d'aller à Saint-Cloud. Il dit qu'il se rendait à Montmédy pour être plus à portée de surveiller le mouvement des étrangers et d'exercer son pouvoir en pleine indépendance. Sa bonté, sa simplicité, sa bonhomie, impressionnent les habitants, mais Drouet et quelques autres ne l'écoutent pas. M. de Goguelat qui survient, comprend l'impossibilité d'une résistance et est obligé de fuir. Arrivent enfin MM. Baillon et de Romeuf, délégués par La Fayette, et porteurs d'un décret de l'Assemblée qui ordonne le retour du roi. La reine, indignée, jette le décret à terre en s'écriant : « Les insolents ! » Drouet et ses amis exigent le départ de Louis XVI et de la famille royale. Après huit heures d'attente mortelle, ne voyant pas survenir M. de Bouillé, le roi consent à remonter en voiture.

Une heure après, M. de Bouillé arrive enfin et se rend compte de l'inutilité d'une attaque contre Varennes et contre ceux qui escortent Louis XVI. Il retourne à Stenay et de là se rend à Luxembourg. Dès lors, tout est fini. Le roi ne peut plus être sauvé. Son retour est un supplice. La chaleur, la poussière, les cris et les insultes de la populace sont autant de tourments pour les infortunés voyageurs. On égorge M. de Dampierre sous leurs yeux. A Châlons, ils rencontrent les trois commissaires délégués par l'Assemblée Nationale, MM. de La Tour Maubourg, Barnave et Pétion. Ceux-ci montent dans la berline. La Tour Maubourg et Barnave se conduisent en hommes bien élevés, Pétion en goujat. N'ose-t-il pas écrire dans la relation de son voyage que s'il eût été seul avec Mme Élisabeth, « elle se serait laissé aller dans ses bras et se serait abandonnée aux mouvements de la nature ! » Il a l'audace de dire que cette sainte créature avait l'intention de sacrifier son honneur pour lui faire perdre le sien !

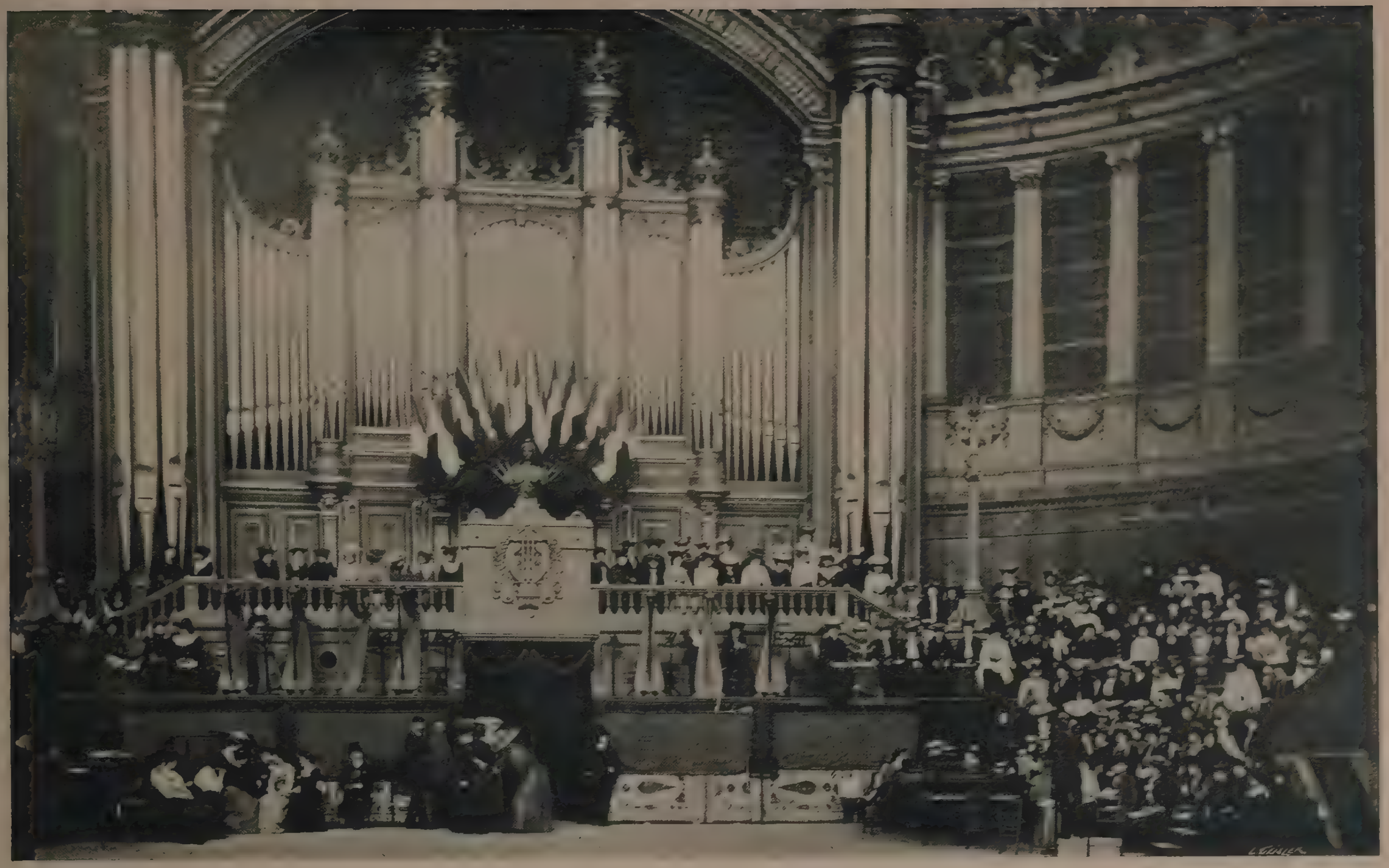
Une troupe de jacobins, venue de Reims, vient arracher le roi de Châlons où il avait reçu un excellent accueil. A Épernay, M. de Cazotte fils est obligé de défendre Mme de Tourzel contre des factieux qui lui auraient fait le plus mauvais parti. C'est à ce moment que Barnave est touché de la douleur de la reine et ressent pour elle et pour les siens une compassion qui l'amène à sauver un prêtre et à assurer la protection des trois gardes de corps. Ses entretiens avec Mme Élisabeth et avec le roi le décident à suivre une politique généreuse qui lui coûtera la vie. A Meaux, les voyageurs couchent dans le palais de l'évêque constitutionnel qui les reçoit avec bienveillance. A Claye, des forcenés veulent arrêter la berline royale, mais sont repoussés par deux bataillons de gardes nationaux fidèles. A la barrière de Paris, le peuple mumure et gronde, la tête couverte. Malgré les défenses de La Fayette, on insulte la reine ; on lui jette à la face les mots les plus grossiers. On arrive aux Tuileries par le Pont-Tournant. MM. de Maillé et d'Aiguillon se précipitent vers la reine pour lui donner la main et l'entraînent en courant vers ses appartements, pendant que la populace vomit contre elle d'ignobles injures. Le Dauphin est séparé de sa mère. Arrivée chez le roi, elle le suppose perdu, étouffé dans la bagarre. Elle le revoit enfin après une longue attente. On lui donne à elle, à son fils, et au roi une garde particulière. Dès ce moment, ils ne sont plus que des prisonniers et le château des Tuileries est le vestibule du Temple et de l'échafaud... Le 28 juin, au soir, Marie-Antoinette écrivait à M. de Fersen, qui ne fut pour elle que le plus dévoué des amis, ces simples mots : « Rassurez-vous sur nous... Nous vivons ! »

Henri WELSCHINGER.



RETOUR DE LA FAMILLE ROYALE LE 25 JUIN 1791.

(D'après une gravure du temps).



Répétition dans la salle du Trocadéro, le dimanche de la Pentecôte.

La Première Sortie de "Mimi Pinson"

Elles n'étaient à l'école, les « Mimi Pinson », que depuis deux ans, un an, certaines depuis cinq mois seulement ; à l'école, une heure le soir, dans la semaine, et cela pour apprendre des choses très compliquées : le solfège, le chant, le chant d'ensemble, le piano, l'orgue, la harpe, la danse... Et au bout de si peu de temps, elles sont sorties, très braves, en tralala, pour essayer leur savoir en public, et ce, dans une salle énorme, impressionnante, ingrate, dont l'acoustique défectueuse amortit ou bien ridiculise les effets harmoniques les plus sûrs.

A l'époque où Gustave Charpentier, dans une réunion populaire, exprima en termes poétiques l'idée première de son œuvre, les sarcasmes grêlèrent ; son rêve fit rire parce qu'il était immense, et l'on s'accorda pour conseiller à ce musicien illusionné un prompt retour à ses doubles croches... Charpentier s'entêta. Aussi l'ouverture des premiers cours de « Mimi Pinson » chez Pleyel lui valut-elle des critiques très graves. Son imagination bohême, disait-on, avait-elle crédit pour ouvrir ainsi classe d'amusettes où les filles du peuple viendraient se brûler l'esprit, prendre le dégoût du travail et l'amour des plaisirs brillants ? L'on songea que ce Conservatoire de « Mimi Pinson » pourrait bien n'être qu'une fallacieuse entreprise de « Pinçons Mimi » ; des censeurs solennels s'indignèrent, des moralistes officieux s'émurent. On cita l'exemple de *Louise*...

Charpentier s'entêta. De bonnes volontés se vouèrent à lui ; ses cours s'emplirent, s'accrurent, et bientôt débordèrent, se multiplièrent jusque sur les autres bords de la Seine.

L'étonnante prospérité du « Conservatoire Populaire de Mimi Pinson » s'explique par peu de faits manifestes.

D'abord, sa méthode générale proscrit sagement les théories rebutantes. Ainsi, elle considère la Musique — son objet principal — *comme la parole de l'âme et point comme sa parure* ; elle renonce donc aux difficultés de la mélodie ornée pour s'attacher surtout à l'harmonie pure et émotive. Mimi Pinson est instruite, en Musique, par le sentiment intelligent bien plus que par les formulaires fastidieux qui décourageraient tôt ses brèves études. A la Danse, on se garde de ployer son corps à la gymnastique lassante strictement exigée par la chorégraphie ; on s'efforce de lui faire sentir l'influence du rythme et de la cadence et, par cette influence, on règle la souplesse de ses mouvements, le charme de sa démarche, la courbe de ses gestes : tout cela d'après la manière antique qu'inspirait la pure beauté et dont le spectacle est autrement agréable que celui de l'évolution trépidante du Ballet fondé sur des conventions irraisonnables.

Une autre cause du bonheur rapide de « Mimi Pinson », c'est aussi le dévouement désintéressé et le zèle ardent apporté à leur gentille tâche par des instructeurs jeunes, valeureux, et applicateurs adroits des logiques principes qui forment le programme de leur Conservatoire rationnel. On ne peut nommer tous ces dévoués... Il convient cependant de vanter, en particulier, l'iniative de M. Lyon et de M. Mustel qui, lorsque le ridicule menaçait Mimi Pinson, en veine d'art, n'hésitèrent point à lui ouvrir leurs maisons. Pour parvenir au résultat souhaité, tous n'ont marchandé ni leur temps, ni leur peine ; une fois la semaine, à jour fixe, leur cours les a toujours trouvés exacts et empressés. Loués soient-ils !...

...Donc, en frais falbalas, nu-tête, et la rose au corsage, les « Mimi Pinson » sont sorties. Au Palais du Trocadéro, elles ont joué du piano et pincé de la

Entrée des danseuses



La danse antique.



Essai de chants mêlés de danses sur le mode antique.

harpe ; elles ont chanté, elles ont dansé : joué, pincé, chanté, dansé si bien que des sceptiques ont incriminé leur perfection et leur élégance, les attribuant délibérément à des professionnelles disposées dans leurs rangs. Parfaitement, les volants décorant la robe d'une exquise pianiste ont suscité des doutes quant à l'authenticité couturière de Mlle Magdelaine Neyrat — et cependant la taille savante de ces volants ne fut-elle point pratiquée par la pianiste et sa maman ? — En deux mignonnes danseuses de menuet, on a voulu absolument reconnaître des disciples spécialistes, sinon des collègues de Mlle Hugon : cela parce que les grâces sœurs de Mlles A. et L. Morand s'appareillaient merveilleusement et que les pieds de ces petites cousettes étaient assez étroitement chaussés de peau grise... La bonne raison ! Alors, pourquoi compte-t-on la renommée dont jouit la Parisienne, de savoir se faire belle avec des riens ?

La vanité du seul gros reproche jeté à Mimi Pinson se trouvant démontrée, il demeure que le mérite de Mimi est appréciable, puisqu'il fait ainsi illusion...

De chaque côté de la scène, sur une double levée de gradins, montant des planches jusqu'à la tribune de l'orgue, les « Mimi Pinson » se tenaient très sages ; leurs corsages clairs formaient des rangs de diaprures captivantes, mais elles ne tendaient point à tirer avantage de leur personne : leurs chevelures n'indiquaient aucune tache jaune, elles n'avaient ni poudre, ni rouge, ni bracelets, à peine s'éventaient-elles de partitions pliées, et leurs différents groupes ne se mettaient point toujours debout pour chanter... Peut-on se montrer plus modeste ?

Le programme des concerts donnés par « Mimi Pinson » au Trocadéro ne témoigne pas seulement d'un choix habile des matières, il révèle surtout la pensée nouvelle et heureuse d'un parfait initiateur, en vue de combiner ses moyens d'expression, jusqu'à leur apothéose en pleine lumière.

Et ce fut très charmant, le détail de ce programme. Cette audition, ce spectacle, composés d'éléments frais enseignés par l'action directe et vive sur l'esprit, préférablement à la tension continue et longue par la méthode, avaient un agrément neuf contrastant singulièrement avec l'assurance constante au Théâtre et au Grand Concert.

On entendit des chœurs tout jeunes — ceux des classes Drouot (1903) et Raspail (1904) — chanter des musiques simples ou bien des hymnes larges. Une organiste très sûre d'elle, Mlle Neyrat, trouva, de mémoire, sur le *Célesta*, des morceaux plutôt peu faciles. Certain quatuor de demoiselles Le Cardonnel, Lapipe, Lautrou et Gosselin — élèves de Mlle Souplet, — qui n'avait même pas eu la coquetterie de combiner la couleur de ses robes, n'en dansa pas moins adorablement la pavane que modulait le clair soprano de Mlle Bertha Guth.



M. Marcel Légay fait répéter le *Temps des Cerises* aux chorales « Milton » et « Pigalle ».

Changeant d'un conte rustique de Massenet à une partie de la *Nuit persane*, pour rendre la scène III du *Songe d'une nuit d'été*, la chorale Pigalle montrait, sous l'habile baguette de M. Tornié, un délicat sentiment du rythme en même temps qu'une harmonieuse observance des demi-teintes, et offrait à la béatitude de l'auditoire, la perfection vocale de solistes dont aucun gêneur n'a osé, depuis, rechercher l'habituelle profession à la Monnaie de Bruxelles... Pour clore la première partie de la soirée, un peloton d'escrimeuses hardies fournissait, sans fautes, sous les regards croisés de M. et de Mme Gabriel — maîtres experts — assaut marqué de coups agiles et passes d'armes selon le mode poignardeur de jadis...

.... Pour la reprise, c'était le menuet donné par vingt demoiselles qui, le mieux du monde, dessinaient les figures de commande, lissaient les planches du bout du fin soulier qu'on leur a tant reproché et fondaient cérémonieusement en d'amples révérences. De ces grâces XVIIIe, le Chœur — groupant les voix des classes Pigalle et Milton — nous ramenait au *Temps des cerises* et à celui, plus loin encore, des chansons rustiques de Pierre Dupont, précisés par la redingote longue de Marcel Legay, lequel enseigne Mimi Pinson, s'il vous plaît, chaque dimanche matin. Et le contraste était bien joli des couplets de la *Promenade du Paysan* vibrant au creux sonore du dernier barde de la goguette et du refrain traduit par l'unisson limpide de cent filles du peuple. Autre opposition. Détachée de l'ensemble, sous la remarquable menée de M. F. Casadesus, la chorale Milton, la plus sûrement stylée de « Mimi Pinson », perlait l'exécution de la « Chanson de la Puce » et de la « Sérénade » de la *Damnation de Faust*, dont les syncopes et les nuances ténues ne sont point, pourtant, l'affaire de débutantes. Après, deux élèves de Mlle Rabuteau — Mlles Béru et Fels — effeuillaient, non sans charme, les grâces d'une scène de Marivaux, puis de nouveau, la chorale Milton redonnait, — dans *Mireille*, cette fois, — elle chantait l'ensemble des Magnanarelles, et trois solistes, Mlles Gauthier, Braunstein et Gaty disaient de leurs voix éduquées et d'une qualité précieuse les phrases de Mireille, de Taven et de Vincenette.

Enfin, la manifestation de Mimi débutante donnait toute sa force dans l'*Essai de chants mêlés de danses sur le mode antique*, composé par Saint-Georges de Bouhélier et orné de musique simple par Gustave Charpentier.

Les danseuses allaient en longues robes recouvertes d'une tunique grecque ; c'est à peine si leurs cheveux s'ornaient de bandelettes d'argent et ni leurs bras ni leurs mains n'étaient blanchis. Elles évoluaient dans la lumière et dans la mélodie lente des pianos, des harpes et des voix baissées, éployant des gestes purs, posant des attitudes harmonieuses, ou bien joignant leurs grandes manches en guirlandes ; par moment, elles s'arrêtaient, laissant deux voix nues chanter une mélopée ; puis, leurs mouvements se hâtaient, leur groupe se serrait, l'ensemble des chorales montait, montait, les harpes sonnaient plus haut ; la chorégraphie, bientôt, atteignait la rampe et, dans le feu de mille lampes luisantes et de tous le Chœur chantant, proclamait de ses bras levés l'éclat bienfaisant et rédempteur d'en haut...

Voilà où en est « Mimi Pinson », voilà son œuvre : elle est toute gentille. Laissez-la chanter, allez ! La vraie scène ne la tente guère : ne craignez point qu'elle y monte ; elle ne chante, elle ne danse que chez elle, pour elle ou pour ses proches. Dans sa vie de labeur on a mis un peu de musique, un peu de beauté ; depuis, elle dédaigne le café-concert et la romance des carrefours, et ses chansons rafraîchissent, le soir ou le dimanche, le repos des siens. Où est le mal ?

Après tant de magnificence, Mimi Pinson s'éloignait avec une gaie chanson sur les lèvres : la sienne.

Édouard GAUTHIER.

La lumière est là haut...

Clichés Revue Théâtrale

LA REVUE THÉÂTRALE



VARENNES
— Mr GUY



Henry MONNIER, Auteur et Artiste dramatique

La fête admirablement réussie que nos maîtres du crayon, qui se dénomment modestement dessinateurs humoristes, ont organisée pour honorer Henry Monnier, a rappelé l'attention sur le créateur de M. Joseph Prudhomme.

On a beaucoup écrit sur l'écrivain et sur le caricaturiste, on a moins parlé de l'auteur et de l'artiste dramatique.

Cependant, nul doute que la mise à la scène de plusieurs types de ses fantaisies n'ait contribué à les vulgariser, qui sait même, à les empêcher de tomber dans l'oubli.

Le théâtre fixe à jamais les traits d'un personnage et les phrases du brave bourgeois, élève de Brard et Saint-Omer, sont devenues célèbres, surtout parce qu'on les a entendues sur les planches. D'ailleurs Henry Monnier, en devenant comédien, suivait une vocation naturelle.

Il joua en province le grand répertoire et travailla les classiques.

Dans ses derniers jours, il débitait volontiers des scènes de Molière et rappelait la façon dont les jouaient, dans sa jeunesse, Saint-Aulaire et Baptiste Cadet.

HENRI MONNIER
1840

Sa femme, Mme H. Monnier, débuta au Théâtre du Gymnase en 1835 ; puis, s'étant séparée de son mari, alla jouer les Déjazet en province. Elle a pendant assez longtemps tenu cet emploi au Théâtre de Rouen.

Il était déjà très connu quand il débuta au Théâtre du Vaudeville, dans la *Famille improvisée*, de Brazier, Dupeuty et Duvert, le 5 juillet 1831. Les auteurs avaient arrangé pour la scène quelques-uns de ses types déjà en vogue.

Henry Monnier paraissait sous cinq ou six aspects différents, travesti et grimé d'une façon remarquable : en jeune homme timide faisant son entrée dans le monde ; en petit vieux galant et coquet, en Joseph Prudhomme, en marchand de bestiaux, en vieille rentière bavarde, etc.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL
AUJOURD'HUI SAMEDI 10 FEVRIER
REPRESENTATION au bénéfice de M. GRASSOT
POUR LES REPRESENTATIONS DE
M. HENRY-MONNIER
PREMIERE REPRESENTATION DE
LE ROMAN
CHEZ LA
PORTIERE
M. SULLY, Mlle DINAH.
M. HENRY-MONNIER jouera Mme DESJARDINS
M. LUGUET celui de LA LYONNAISE M. BRASSEUR Mme FLOQUET.
PREMIERE REPRESENTATION DE
LA PERLE
DE LA
CANNEBIERE
Comédie mêlée de couplets. M. OCTAVE Mlle DÉSIRÉE.
M. GRASSOT jouera BEAUTENDON. M. BRASSEUR GODEFROY.
Mme ALINE-DUVAL jouera la Veuve MARCASSE. Mme THIERRET Mlle DES-POULE
PREMIERE REPRESENTATION
LE BONHEUR
DE
VIVRE AUX CHAMPS
Comédie mêlée de couplets.
M. HENRY-MONNIER remplira 4 rôles différents.
PREMIERE REPRESENTATION
LA RUE
DE LA LUNE
Comédie-Vaudeville de MM. Varin et Boyer.
M. RAVEL Chevillard. M. LHERITIER Chaudoreille.
On distribue à l'avance des Billets de toutes places au Bureau de la Location

Affiche de la première réprésentation du *Roman chez la Portière*, le 10 février 1855

M. Jules Claretie, dans une de ses remarquables chroniques du *Temps*, fait remarquer avec justesse que le nombre est considérable des types que d'autres lui ont empruntés. Le maquignon illustre du *Courrier de Lyon*, que Paulin Ménier rendit populaire, n'était que la réédition du rude postillon à la voix rauque de la *Famille improvisée*. M. Jules Claretie ajoute qu'il a dû faire avec Monnier, alors âgé de 70 ans (il était né en 1805, mort en 1876), une pièce dont il lui avait proposé le sujet : la *Vieillesse de Joseph Prudhomme*.

« Je regrette, avoue l'aimable académicien, de n'avoir pas eu la bonne fortune de travailler avec ce vieillard qui, très attristé, ayant beaucoup écrit, dessiné, joué la comédie, se trouvait à soixante-dix ans passés pauvre et inquiet de l'avenir, après toute une vie de labeur. Mais la jeunesse hésite à s'associer aux derniers efforts d'un pauvre homme qui revient avant de mourir à son idée fixe, à son type éternel, à ce bourgeois, colossal et épique précurseur de M. Homais et de Tribulat Bonhomet. »

Joseph Prudhomme, le triomphe d'Henry Monnier! Il s'était tellement incarné dans le personnage, qu'on prétend qu'il le jouait même à la ville. On a conté maintes anecdotes sur ce sujet ; y en a-t-il quelques-unes de vraies dans le tas? Est-il exact qu'il aimait à mystifier les conducteurs d'omnibus, que, ressemblant à Thiers, il se faisait volontiers passer pour lui, et tenait des propos qui plongeaient ses auditeurs dans la stupéfaction? Il est certain que Monnier, comme Romieu et comme Vivier, était un bon *fumiste* du temps. Au surplus, nos pères étaient assez friands des charges d'atelier. Nous sommes beaucoup plus sérieux aujourd'hui.



Henry Monnier dans son costume du *Roman chez la Portière*
Frise du Théâtre du Palais-Royal, par Émile Bayard.

Grandeur et Décadence de M. Joseph Prudhomme, comédie en cinq actes et en prose, de MM. Henry Monnier, Gustave Vaëz et Alphonse Royer, ce dernier non nommé, fut représentée à l'Odéon, le 23 novembre 1852.

En voici la distribution :

Prudhomme, MM. Henry Monnier ; Ducreux, Talbot ; Édouard Desprès, Métrème; Antony, Tétard ; Jaquin, Boudeville ; Mme Prudhomme, Mmes Grassot ; Victoria, Florence ; Juliette, Valérie ; Félicité, Bilhaut.

M. Talbot vit toujours et même, parfois encore, joue la comédie.

Le succès fut très grand.

On répéta partout les phrases immortelles : « Si Bonaparte était resté simple capitaine d'artillerie, il serait encore sur le trône ! » — « Le char de l'État navigue sur un volcan. » — « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie... Messieurs, je jure de soutenir, de défendre nos institutions et au besoin de les combattre. »

HENRI MONNIER, dans le costume de Joseph Prudhomme.

Dessin de M. BOCOURT, d'après une photographie de CARJAT.

La pièce est amusante à relire. Je me rappelle une reprise de *Grandeur et Décadence de M. Joseph Prudhomme*, aux Variétés, vers 1878, avec Pradeau dans le rôle de Monnier.



HENRY MONNIER, par ANCOURT.

Le 10 février 1855, au Palais-Royal, eurent lieu, le même soir, les premières représentations de *Le Bonheur de vivre aux Champs* (collaborateur : Boyer Partout) et *Le Roman chez la Portière* (collaborateur : Gabriel). Ainsi qu'on peut le voir par l'affiche dont nous donnons la reproduction, le spectacle comprenait également une pièce qui réussit à merveille, la *Perle de la Cannebière*, de Labiche et Marc-Michel.

Le livre de régie du Palais-Royal porte ces simples mots : Succès.

N° 2581

Coïncidence peut-être voulue : la première représentation des deux pièces de Monnier fut donnée au bénéfice de Grassot, le mari de l'actrice qui créa Mme Prudhomme.

Voici les distributions :

Le Bonheur de vivre aux Champs, comédie-vaudeville en un acte.

Tabarot, M. Pellerin; Mme Tabarot, Mme Thierret; Eugénie, Mlle Chauvière ; Margotte, Mlle Méry; Potiquet, M. Octave; Gervais, jardinier, Beaucornet, voisin, un avocat, Mme Potiquet : M. Henry Monnier.

Comme dans la *Famille improvisée*, Henry Monnier jouait un rôle à tiroirs.

La pièce est quelconque et ne devait vivre que par les types représentés par M. Monnier. Elle avait été lue aux artistes le 29 novembre 1854.

Le Roman chez la Portière, pochade mêlée de couplets.

Mme Desjardins, M. Henry Monnier ; La Lyonnaise, M. R. Luguet ; Mme Floquet, M. Brasseur; Anatole, M. Lacroix; Phrasie, Mlle Dinah.

Couverture du manuscrit du *Roman chez la Portière*, visé pour les représentations.

Dans le rôle de Mme Desjardins, Henry Monnier fut étonnant de réalisme. René Luguet et Brasseur, qui venait des Folies-Dramatiques, eurent un grand succès à côté du protagoniste.

La pièce qui avait d'abord pour titre : *Les Mousquetaires*, titre tiré de la lecture dans la loge des *Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas, fut lue aux artistes le 25 septembre 1854 et attendit quatre mois et demi avant d'être jouée.

Le Roman chez la Portière a été repris dans de nombreuses représentations à bénéfices ou dans des spectacles d'amateurs. Je me souviens y avoir vu MM. Georges Berr et Calmettes, qui étaient encore élèves du Conservatoire.

La distribution du Nouveau-Théâtre, du 1er juin, est à conserver, à titre de document : La Lyonnaise, M. Coquelin Cadet ; Hippolyte, M. André Brunot ; Mme Floquet, M. Max Dearly ; Mme Desjardins, M. André Simon ; Euphrasie, Mlle L. Dallet.



HENRY MONNIER, par CARJAT.





Henry Monnier, portraits et transformations
Composition de M. Edmond Morin.

1. H. Monnier en 1822 (d'après une aquarelle de Chalon).
2. H. Monnier en 1873 (phot. Trinquart).
3. La *Famille improvisée*, rôle du Maquignon.
4. Le *Roman chez la Portière*, rôle de Mme Desjardins.
5. La *Famille improvisée*, rôle de Coquerel.

On a confondu souvent, quelques chroniqueurs ces jours-ci et le rédacteur du dictionnaire Larousse lui-même, le *Roman chez la Portière* et *Madame Gibou et Madame Pochet* ou le *The chez la Ravaudeuse*, communément appelé le *Thé de Madame Gibou*.

Cette dernière pièce grivoise *(sic)*, en trois actes, mêlée de couplets, est de MM. Dumersan et Armand d'Artois. Elle fut créée aux Variétés le 20 Février 1832.

Les personnages de Mme Gibou et de Mme Pochet furent interprètés par Odry et Vernet.

L'œuvre théâtrale d'Henry Monnier n'est pas bien considérable. En voici la liste complète, je crois :

Compatriotes, vaudeville en un acte. Variétés (1849), avec de Rougemont. — Peut-être cette pièce est-elle attribuée à tort à notre auteur. Il se peut qu'elle soit d'A. Monnier, vaudevilliste en vogue de l'époque.

Caméléon, vaudeville en un acte, avec Rochefort ; *Collatéraux*, vaudeville en un acte ; *Compatriotes*, vaudeville en un acte, avec Boyer Partout, Variétés (1849) ; *Le Cousin de l'Héritier*, avec Rochefort ; *Joseph Prudhomme, chef de brigands*, vaudeville en trois actes, avec Clairville et Gabriel, Variétés, septembre 1860 ; *Le Martyr du bonheur*, vaudeville en un acte, avec Boyer Partout ; *Les Métamorphoses de Chamoiseau*, vaudeville en un acte, avec Siraudin et Lefranc (1856) ; *Oncle et Neveu*, vaudeville en un acte ; *Peintres et Bourgeois*, comédie en trois acte et en vers, avec Renoult. Odéon, 29 décembre 1855 ; *Les Victimes du Corridor*, pochade en un acte ; *Le Vieux Sergent*, vaudeville en un acte.

C'est tout ; mais il suffit d'avoir créé Joseph Prudhomme pour demeurer dans la mémoire des hommes.

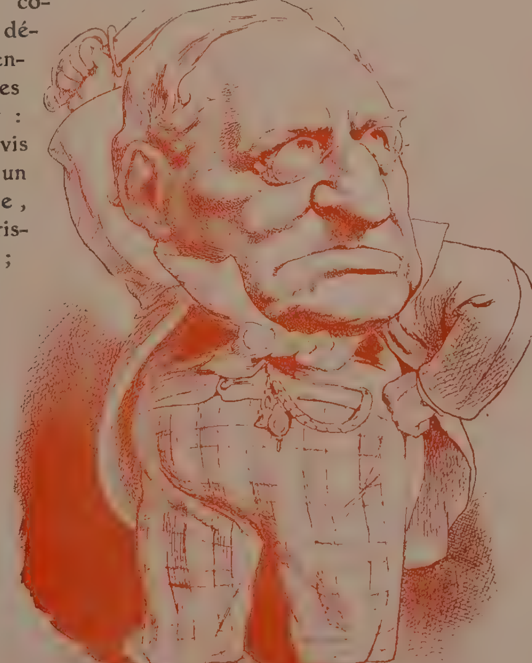
Déjà, de son temps, ses contemporains estimaient grandement Henry Monnier.

« Il a ramassé, disait Balzac, les miettes du festin de Molière. »

Théophile Gautier lui consacrait des pages enthousiastes. Il s'écrie : « Les types de portier campés par Henry Monnier tirent le cordon tout seuls. »

Henry Monnier dans la *Famille improvisee*, par Eugène Lami.

Comme comédien, ses débuts furent retentissants ; Jules Janin écrit : « Quand je le vis entrer comme un acteur ordinaire, je sentis que le frisson me gagnait ; j'ai eu peur quand j'ai vu cet esprit si fin, si délié, aux prises avec le public des théâtres. »



Henry Monnier, par André Gill.

La réussite fut complète : il s'inspira de lui-même, procéda par le costume et donna simplement la vie à ses personnages.

Mais ce fut un comédien particulier, car d'une originalité trop personnelle pour être aussi à l'aise dans les créations des autres, il ne resta pas au théâtre.

Qu'importe ! son talent était assez vigoureux puisque cinquante ans après leur naissance, ses créations sont apparues encore vivantes et toujours admirables sous les costumes des Parisiens d'aujourd'hui !

Eugène HÉROS.

Cl. Garcia, à Valence



M. Benito Perez Galdos, auteur d'*Électra*.

PEREZ GALDOS

Après des tribulations nombreuses, *Electra*, la fameuse *Électra*, vient d'être jouée à Paris, et sur le nom de Perez Galdos se concentre un instant notre avide curiosité.

Romancier, grand romancier, le plus grand de l'Espagne contemporaine, Perez Galdos n'est pas un auteur dramatique de premier ordre comme Etchegaray. Mais le théâtre est un si puissant propagateur que Perez Galdos lui doit sa renommée.

J'ai tour à tour entendu comparer Perez Galdos à Dumas père, à Balzac, à Walter Scott, à Mérimée, à Sienkiewicz, à Eugène Süe, à Alphonse Esquiros, voire à Ibsen. On a la manie, pour juger un écrivain, de chercher à qui il peut bien ressembler. Il en résulte d'étranges accouplements. S'il faut aussi que je compare, Perez Galdos m'apparaît à moi comme une sorte d'Erckmann-Chatrian, avec moins de bonhomie, mais plus de vigueur et d'analyse, un Erckmann-Chatrian qui serait naturaliste. Il y a la même prédilection pour les sujets d'histoire enchevêtrés d'intrigues, et, par-dessus tout, Perez Galdos est et restera en Espagne l'auteur des *Épisodes nationaux*. Toute la gloire espagnole passée, il l'a longuement remuée et il faut dire qu'un peu de gloire a rejailli sur lui.

Très espagnol, Perez Galdos a le grand mérite de ne pas tomber dans le gongorisme ou le picaresque. Il se montre, certes, patriote à l'excès, et, parfois, extrêmement enflammé ; il aime les batailles et les scènes épiques ; il exalte l'amour, il exalte la haine. Mais tout cela est racheté par un fond admirable de simplicité et de libéralisme réfléchi, le penseur réfrène les entraînements de l'imaginatif impérieux et la philosophie le dégage victorieusement de l'étreinte d'un romantisme suranné que la tradition fait peser si lourdement sur la littérature espagnole.

Benito Perez Galdos — don Benito, comme on dit familièrement en Espagne — a aujourd'hui cinquante-neuf ans. Il n'en avait que dix-neuf lorsque, à peine débarqué de ses Canaries, il fit paraître son premier roman : la *Fontaine d'Or*. Soixante livres portant sa signature se sont depuis accumulés. Les *Épisodes nationaux* en comprennent déjà plus de trente. Après des tâtonnements et des hésitations, une idée se précise dans son œuvre : l'idée de régénération. Il a vécu la vaste épopée de l'invasion ; il a narré l'héroïsme extravagant des Espagnols vaincus et quand même luttant. Il ne s'abandonne pas tout entier à la fièvre guerrière de cette sublime tragédie. Il voit l'Espagne d'aujourd'hui comme épuisée par son grand geste d'il y a cent ans. Il pense et cherche. Il pense que le grand royaume s'endort au souvenir de trop de gloire ancienne, et lui qui a magnifié cette gloire, il veut contribuer au réveil. L'Espagne s'est drapée dans une cape d'héroïsme qui l'aveugle. Le courageux écrivain tentera de lui arracher cette vieille cape défraîchie.

En Perez Galdos s'allient alors des énergies de liberté et de vérité concentrées par un effort de justice. Chacune de ses œuvres a, par là, sa portée sociale propre. Ce n'est point, à vrai dire, des romans ou des pièces à thèse, mais tout leur art scénique, toutes leurs péripéties pathétiques, tous leurs conflits de passions, sont au service de conceptions libératrices.

Sous cet aspect, les tendances de Perez Galdos ne cessèrent pas de scandaliser. Menendez y Pelayo, ce Brunetière espagnol, celui-là même pour qui « le libéralisme est un péché », dénonce en Perez Galdos « l'ennemi du catholicisme ». Perez Galdos s'en défend. Il se défend, quoiqu'on puisse en juger par *Électra*, d'être antireligieux, d'être même anticlérical. Dans une pièce toute récente, il a voulu se réhabiliter : il met en présence un bon et un mauvais prêtre et il ne flagelle que ce dernier. Il met hors de cause la religion. Il est même convaincu qu'il la sert en la décortiquant, en lui enlevant son enveloppe de fanatisme.

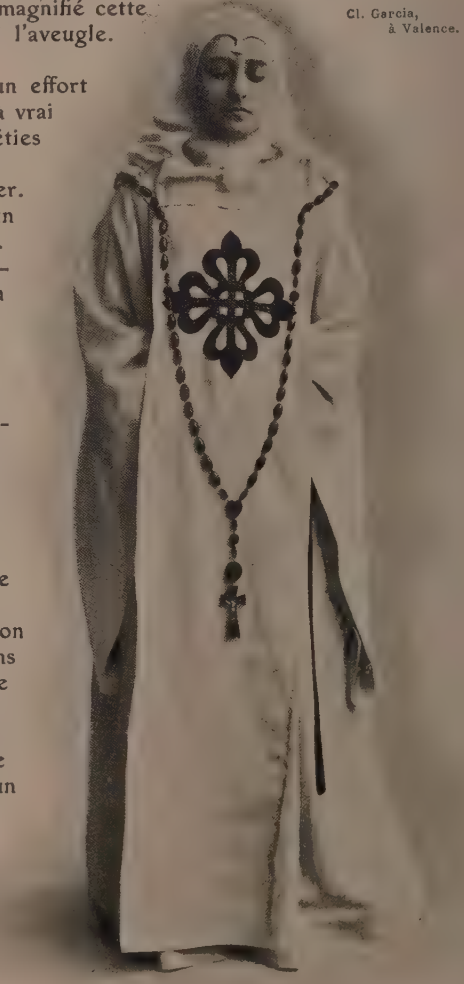
Dans *Dona Perfecta*, il flétrit le pharisianisme et l'esprit rétrograde et par trop étroit des petites villes. Dans *Gloria*, il ne craint pas de ridiculiser l'antique préjugé contre les juifs. Dans *Angel Guerra*, l'amour humain s'épanouit, en une floraison splendide, par opposition à un amour vide de choses mystiques où apparaît la négation même de la vie. Dans la *Folle du logis*, qui est un drame virilement « ramassé », de beaucoup supérieur à *Électra*, il montre que toute la droiture stérile d'un juste impitoyable ne mérite pas de s'appeler *vertu* et son héros est converti par l'amour à la religion de la pitié. Dans la *Famille de Léon Roch*, il démasque les persécutions que les dévots font subir à un savant accusé d'athéisme. Dans le *Docteur Centeno*, il s'attriste du cas d'un jeune prêtre impatient de la discipline ecclésiastique.

Perez Galdos a embrassé tous les sujets, il s'est attardé dans tous les milieux, et son œuvre est par là toute balzacienne dans le sens de touffue. Mais tout ce chaos de passions déchaînées où se dessine confusément le long calvaire humain est imprégné d'un grand souffle vital qui le soulève en quelque sorte.

Car cet écrivain possède au plus haut point la science de la vie. Il en fait même inconsciemment une philosophie comme d'autres ont fait une philosophie de la raison pure et d'autres du sentiment. Et la route qu'il suit n'est pas la route trandescendante d'un Descartes : c'est celle du vicaire savoyard ; c'est celle qui est à la portée des simples.

Henri CHARRIAUT.

Cl. Garcia, à Valence.



Mme Maria Guerrero, créatrice du rôle d'Électra.



M. Rambert (Soupeur). — M. Schultz (Octave). — M. Dufrenne.

Théâtres à côté

LES MATHURINS. — Sur nos scènes à côté, un clou doit chasser l'autre, c'est de règle. Donc, Mlle Otero partie, une vedette d'égale envergure s'imposait aux Mathurins — où, plus qu'ailleurs, l'étoile est de rigueur. — M. Berny ne l'a pas trouvée. Lors, ce directeur manqua la chance avec un programme longuement étudié. Il se trouve pourtant de plaisants ouvrages parmi l'hétéroclisme de ce programme, deux pièces, dont une bonne, reprise de la Comédie-Française : le *Bandeau de Psyché*, de M. Louis Marsolleau, interprété par Mlle Nory, toute gracieuse, charmante ingénument en ses pudeurs, curieuse, éprise et bientôt désillusionnée, déçue à la vue de cet Amour que magnifiait son rêve, un gentil chérubin cependant, personnifié par Mlle de Deken, persuasive, vibrante comme il convient à la passion qu'elle exprime, en vers brûlants comme des fers : promesses de joies séraphiques, d'enivrements, de voluptés si grandes, si nombreuses... que vraiment on ne s'explique pas le refus de les pratiquer. Il faut dire que *Psyché* a une mère, très prévenue — et de bel aspect — Mme Lola Noyr, qui, préalablement, avait mis sa fille en garde contre les propos de M. Marsolleau, poète délicat, certes ! mais excessivement pervers. Il l'a bien, le vers galant ! Aussi, par reconnaissance, les spectatrices exigent-elles trois rappels.

Qui l'eut cru ! Hugues Delorme fait maintenant des pièces pour pensionnats. Eh oui ! en collaboration avec M. G. Quillardet, auteur applaudi sur maintes scènes, l'auteur de *Mille regrets*, etc., s'est donné le plaisir d'écrire un acte chaste, sans le moindre des sous-entendus, une bluette fort agréable. Goûtons au *Fruit défendu* offert par M. Michel Provins. Il est plutôt acide le fruit ! quoi que fasse Mlle Bignon pour le rendre savoureux, et quels que soient les efforts intelligents de M. Carpentier, jouant très en dehors, afin de donner un semblant de vie à un fantoche naïvement dessiné.

Sur *Flirt de sûreté*, je tire le verrou. L'aventure, quelconque, se dénoue comme dans la pièce précédente, en tirant le lacet d'un corset — en coulisse.

GRAND-GUIGNOL. — Les amateurs d'émotions violentes, ceux chez qui l'épouvante, comme la fine champagne active la digestion, remercieront MM. Jean Lorrain et G. Coquiot de la rasade offerte à l'*Hôtel de l'Ouest, chambre 22*. Ah ! l'horrifiante affaire ! qui, d'abord, fait découvrir un cadavre sous un canapé de cabinet particulier occupé par de joyeux soupeurs — demi-mondaine occise au moyen d'un masque enduit d'éther — et se continue dans une chambre, gîte des assassins, où l'un, pris de remords, paie son silence de la même mort que sa victime, quel horrible drame ! Mais, comme il répond bien au genre du théâtre — qui pourrait porter en frontispice : Amour, Délice... et Morgue..

Pourtant, dans la pièce de M. Jean Lorrain, il y a mieux que la découverte d'un cadavre et les pratiques de gens pittoresques ; on assiste à une jolie scène de restaurant de nuit, très observée et d'un esprit spécial aux intrigues carnavalesques — ceci à Nice ; de même que par la suite, à Paris, on s'intéresse aux procédés d'hôtels borgnes, à l'évolution d'un monde interlope, toutes choses sincèrement étudiées et très habilement présentées. Aussi bien, le succès répondra à cette œuvre étrange, grouillement de vie. Un flot d'éloges sur l'interprétation.

Spéciale est aussi la comédie de MM. Nozière et Olivier, *Mademoiselle Adolphine, commère*, commère à double titre, car cette aimable personne est non seulement artiste, mais elle se prête, de concert avec son amant, à une petite opération qui consiste, au moyen d'une annonce de bague perdue, à se faire *rapporter* divers objets — sans donner l'ordinaire récompense. La particularité de cet ouvrage est toute dans le style, d'emphase voulue et souvent très drôle par l'exagération d'ironie qui s'en dégage et donne aux émissions une valeur et une saveur peu communes.

C'est, il est vrai, parfaitement joué, par MM. Brizard, Dufrenne, Gouget et Mlle Genty — gentille comme elle l'est toujours.

Par charité, de MM. de Soria et Gounouilhou, complète le caractère original du spectacle... et prouve l'inutilité de rendre service, même quand pour satisfaire à l'amitié on ne doit ouvrir que son alcôve.

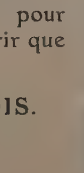
Henry FRANSOIS.

Clichés de la Revue Théâtrale.

Mlle Marg. Genty (Irma). — M. Chevillot. — M. Stacquet (Le rat d'hôtel). — M. Dufrenne (Le patron).



M. Brizard (Deuxième voyageur). — M. Gouget (Premier voyageur).





M. Schultz (Octave). — M. Minguet (Soupeur). — Mlle Doria (la d Escarène). — Mlle Moïna Rody (la d'Épernay). — Mlle J. Henry (Ninette).



LA « MÔME PHÉMIE » A LA CIGALE

C'est vraiment un heureux théâtre, que ce concert montmartrois, placé sous l'invocation de la Cigale. Des œuvres de genres divers, d'esthétiques différentes se succèdent sur la scène de cet établissement et toutes ont un égal succès, ou à peu près. Il y a une raison à cette réussite persistante...

Ne serait-elle pas, cette raison, dans ce fait tout simple, mais considérable, que la Cigale possède une tête de troupe fortement homogène. Il importe peu que ces chefs d'emploi produisent, ceux-ci leur fantaisie et leur adresse, celles-là leur verve et leur grâce, dans les péripéties d'une antiquité tintamaresque, dans les abstractions d'une féerie moyennageuse ou dans les épisodes d'une chinoiserie baroque, d'une espagnolerie charentonesque.

Le cadre n'a qu'une importance accessoire et sous quelques travestissements qu'ils se présentent, ces acteurs au jeu franc et sincère, se sentant les coudes et se facilitant avec une louable réciprocité des effets certains, ces acteurs, dis-je, sont assurés de pouvoir donner toute leur force comique et il n'est point étonnant qu'ils rencontrent de légitimes triomphes.

Mais voilà de bien graves réflexions à propos de la *Môme Phémie*, le nouveau succès de la Cigale. Il n'était point inutile pourtant de les faire.

Mlle Jeanne Bloch (Phémie).

Et maintenant, venons à la *Môme Phémie*, pièce fantaisiste — oh ! certes — de MM. Charles Clairville et Marcel de Bare.

De cette collaboration entre la vieille expérience d'un vétéran de l'art dramatique et la jeune ingéniosité d'un quasi-débutant, est sortie une pièce qui a tout au moins un grand mérite : c'est d'être follement et franchement gaie.

Dans une Espagne passablement carnavalesque, nous conduisent nos auteurs.

Tenez-vous beaucoup à savoir comment le jeune Salvador, épris de la petite saltimbanque Réséda, parvient à épouser celle qu'il aime en dépit de l'opposition d'un oncle féroce, l'alcade Tanvala Cruchalo, et grâce aux stratagèmes imaginés par l'athlète Campagnol et la lutteuse Phémie, parents de Réséda ?

Ces choses-là perdent toujours à être racontées. Il faut les voir.

Il y a cependant, parmi les procédés ordinaires à ce genre, et que l'on ne saurait blâmer les auteurs d'avoir employé dans la *Môme Phémie*, une trouvaille qu'il convient de signaler.

Un froc de moine est endossé et abandonné successivement par trois personnes dont une femme ; il en résulte des quiproquos fort plaisants et certaines répliques en reçoivent un surcroît de piquant tout à fait inattendu.

Toutes ces folies sont jouées, d'ailleurs, dans le mouvement vertigineux qui les rend définitivement exhilarantes.

On ne discute plus Mlle Jeanne Bloch, qui représente plantureusement Phémie. Cette artiste peut ne pas plaire à tout le monde, mais que de franchise dans le comique copieux qui forme le fond de son talent. Elle paraît : on rit. Elle parle : on se tort et elle poursuit sa mission qui est vraisemblablement d'inciter à la joie ses contemporains avec la tranquille sérénité d'une force de la nature.

Mlle Allems prête au gentil personnage de Réséda sa grâce souriante et sa verve endiablée. Il faut voir avec quel brio elle exécute sa danse du Tortillado, en compagnie de M. Barally, pour svelte et leste partenaire.

Mlle Brésina, de charme comique et mordant ; Mlle Séviane, de charme languide et voluptueux ; Mlles Dupeyron, Myriame, Vilda, Girin, Lerida, Declos, d'autres encore personnifient des espagnoles de rêve, plus jolies que nature.

M. Max Morel (Basilio).

M. Max Morel est un comique intense et précis des plus remarquables dans les rôles de composition. Il a campé son personnage de Basilio, le précepteur sournois et vicieux, avec une très grande originalité. M. Barally est un alcade ronchonneur de la plus extraordinaire fantaisie. M. Regiane, dans le rôle de Campagnol, l'hercule forain, montre un louable souci de vérité dans la caricature. M. Honoré joue avec élégance et chante avec agrément le rôle de l'amoureux Salvador.

Il serait injuste de ne pas faire dans ce succès la part de l'adroit maëstro Monteux-Brissac, dont les adaptations musicales sont fort bien trouvées et qui conduit son monde, musiciens et chœurs, avec une sûre autorité.

Enfin, comme il faut n'oublier personne dans cette distribution d'éloges légitimes, célébrons la jolie couleur et l'ensoleillement des quatre décors de Ronsin et l'harmonie jolie des costumes de Landolff.

La Cigale est un heureux théâtre, disions-nous en commençant ces notes ; complimentons-en son directeur, M. Flatteau.

Dessins de Minartz.

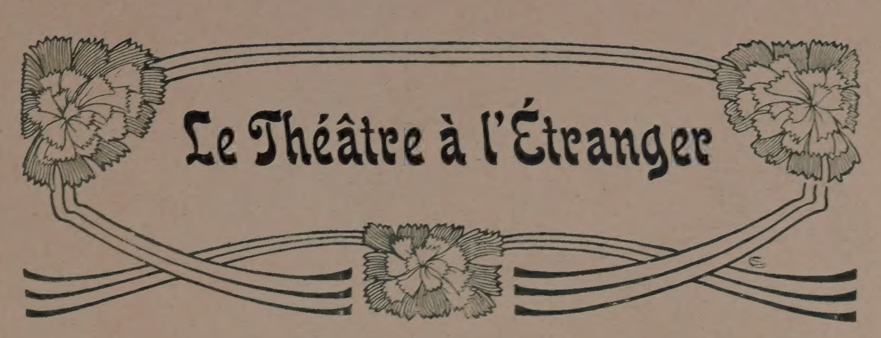


Le « Tortillado
Dansé par Mlle Allems (Réséda), et M. Barally (Tanvala Cruchalo).

Cl. Vandyk, Londres.



Miss Alice Nielsen, dans *Don Giovanni*.



Le Théâtre à l'Étranger

LE THÉATRE A LONDRES. — La saison est fort brillante. D'ailleurs, comme d'habitude, les Directions n'ont négligé aucun sacrifice pour assurer son éclat.

« Covent-Garden » a ouvert sa salle, fastueusement restaurée, à de très magnifiques auditoires où se comptaient les notabilités de la meilleure société ; sa soirée d'inauguration fut particulièrement réussie : l'on n'y osberva qu'une seule ombre causée par l'absence du roi et de la reine, retenus en Irlande. — Aux dillettantes, l'on avait promis une série de représentations modèles, sans aucune coupure, et sous la direction magistrale de Hans Richter, aussi s'empressèrent-ils à l'envie.

Donc, on a débuté par *Don Giovanni*, présenté dans de jolis décors et interprété merveilleusement ; M[lle] Destinn, de Dresde, était une donna Anna ravissante. En tant que chanteuse, M[lle] Destinn dispose d'un organe étonnamment souple et puissant ; elle est, de plus, comédienne excellente et fine : son succès personnel a été fort beau, beau jusqu'au point d'éclipser celui de M[me] Suzanne Adams, Elvire délicieuse, cependant. M[lle] Alice Nielsen s'est fort dépensée en Zerline et l'on peut fonder de sérieux espoirs sur son gentil talent; l'on a fait grande liesse à M Renaud, don Giovanni, dont la voix chaude et le style impeccables sont fort goûtés; M. Journet se montrait Leporello plein d'entrain ; les autres rôles étaient tenus par MM. Salignac et Gilibert, chanteurs adroits. La soirée finit sur un immense triomphe fait a Hans Richter et à son orchestre. L'exécution de la célèbre ouverture de l'œuvre, nourrie par un nombre inhabituel de violons fut un véritable enchantement ; elle prouva l'extraordinaire perfection d'une phalange artistique qui, à elle seule, suffirait à fixer le succès de toute la saison lyrique.

D'autre part, il convient d'adresser de sincères louanges à M. André Messager, le sympathique directeur de l'Opéra-Royal pour les avantages répétés qu'il a obtenus depuis son début. Il s'est montré absolument à la hauteur de sa tâche.

Jusqu'à présent la « season » a été principalement réservée aux opéras anglais, mais pendant ces dernières semaines, l'on offrira certainement des ouvrages de genre plus léger, des ouvrages de maîtres français et italiens.

On entendra M[me] Calvé, dans *Carmen*, et M. Caruso, dans *Aïda*. Le célèbre ténor italien paraîtra, avec M[me] Melba, dans *Lucia de Lamermoor*. M. Van Dyck débutera dans *Tannhauser*, et la prima donna de l'opéra de Vienne, M[lle] Kurz, jouera, ici, pour la première fois, le rôle de Gilda, de *Rigoletto*.

Il y a donc tout lieu de prévoir que la seconde partie de la « season » aura un succès aussi complet que celui de la première.

Le dernier concert donné par le virtuose, M. Léon Delafosse, avec l'horchestre de « Queen's Hall » dirigé par M. Henry-J.-Wood, a produit une excellente impression. A force d'applaudissements l'assistance obtint, après l'épuisement du programme, trois morceaux dont l'exécution valut au grand artiste des ovations enthousiastes.

A propos de l'orchestre de « Queen's Hall », certains exécutants lui appartenant viennent de fonder, entre eux, une société symphonique rivale qu'ils ont dénommée « l'Orchestre de Londres ». Le motif de cette séparation est l'obligation qu'impose aux musiciens le Syndicat de Queen's Hall de ne jouer dans aucune autre entreprise de concerts.

Le Théâtre du duc d'Yorck a éprouvé une fortune assez mauvaise. La rentrée de M. Forbes Robertsons s'est effectuée dans *The Edge of the storm*, un bien pauvre mélodrame. Au contraire « His Majesty's Théâtre » a des spectacles qui réussissent très brillamment. On y a fait récemment deux très belles reprises : *The Last of the Dandies*, de Clyde Fitch et *The Man who was*, un acte de Kinsy Peile, d'après Rudyard Kipling. Après avoir personnifié, comme lui seul sait le faire, le comte d'Orsay, l'illustre M. Beerbohm Tree atteignit à une émotion considérable, avec très peu de moyens, dans le rôle d'Austin Limmusson, officier de l'armée anglaise fait prisonnier en Crimée, transporté aux bagnes de Sibérie, dont les souffrances sont sans nombre, s'évadant, cependant, et mené par le hasard à la frontière de l'Inde dans un poste qui, justement, se trouve gardé par un détachement du régiment dont il a disparu depuis vingt ans. Dans ces deux spectacles, on a beaucoup applaudi avec Beerbohm Tree : M. Basil Gill, M. E. Mayeur, M. Fisher White, et Miss Marion Terry.

Phot. Marceau.



M[me] Suzanne Adams.

Cl. Victoria, Berlin.



Miss Emmy Destinn.

On vient de représenter, avec succès, au Royalty-Théâtre de Londres, un opéra en trois actes, *the King's Prize*, dont le livret, tiré du plus fameux des romans de Walter Scott, *Quentin Durward*, a été mis en musique par M. Alick Maclean. La partition, si elle n'est point très originale, est du moins fort agréable, et l'œuvre a été très bien défendue par ses principaux interprètes, Mme Blanche Newcombe, MM. Percy Bales, Arthur Durand et R. Jacks. M Maclean n'est pas tout à fait un débutant, car il a fait déjà représenter en 1895, au théâtre Covent-Garden, un opéra intitulé *Petruccio*, qui avait remporté le prix (100 livres sterling) d'un concours ouvert par M. Charles Manners.

O. BINGER.

LE THÉATRE A ANVERS. — La saison lyrique s'est achevée sans encombres. On a fait des adieux fleuris à Mme Charpantier, et on a exprimé le vœu de revoir encore parmi nous M. Flachat, notre ténor, qui a signé pour Nice. Et c'est ainsi que M. Bruni termine sa première année directoriale qui, avouons-le, n'a pas été brillante. Beaucoup de belles promesses dont peu ont été tenues. Espérons mieux pour l'an prochain. M. Bruni, plus familiarisé avec les besoins des abonnés anversois, leur donnera une troupe plus en rapport avec la renommée artistique de notre ville.

Quant à notre joli théâtre des Variétés, il voit affluer une clientèle fidèle. Il faut signaler successivement une représentation de la *Robe Rouge*, ou M. Marié de Lisle fut un bon Etchepare et Mme Sylviac (l'abonnée du téléphone 131-00, fameux à Paris... et même à l'étranger), une véhémente et sincère Yanetta. Une série de trois représentations du *Monde où l'on s'ennuie*, avec Mme Judic, dans la duchesse de Réville et Blanche Toutain, en Suzanne de Villiers. M. de Féraudy est venu nous jouer sa création incomparable d'Isidore Lechat, dans la puissante pièce de Mirbeau les *Affaires sont les Affaires*, et Silvain, avec Mme Hartmann-Silvain, ont paru dans le *Père Lebonnard*, la pièce qu'Antoine joua au Théâtre-Libre, en 1889, et que la Comédie-Française doit jouer bientôt avec les deux artistes cités ci-dessus comme protagonistes.

Nous venons de réentendre Mme Toutain, dans la *Souris*.

Signalons aussi une soirée où parût Mlle Carmen d'Assilva, jeune autoresse et actrice de douze printemps ! Il paraît qu'en France cet enfant prodige a récolté maints succès. Ici, on lui a fait un petit succès poli, et la presse ne lui fût pas tendre. Ce fût une « tape » ! Une tournée est venue avec la *Maternité*, dernière pièce de M. Brieux. Je trouve la pièce banale malgré ses tirades à effets. C'est d'un style piteux et d'une réelle pauvreté d'action. Ne faisons de peine à personne et ne révélons pas les noms des éminents artistes de l'Odéon (?) du Gymnase (?) qui vinrent, déplorablement, nous jouer cette mauvaise pièce.

Enfin, un de nos cercles d'agrément, le « Gardénia » qui compte parmi ses membres d'excellents éléments, nous a donné pour la première fois, à Anvers, la fine et délicieuse comédie de Capus, la *Petite Fonctionnaire*. C'est Mlle Jelyne, jolie femme élégante et souple comédienne qui, d'exquise façon, nous présenta Suzanne. Elle obtint un très joli succès personnel auquel il faut pourtant associer les noms de MM. Collin, Smeesters et Smeysters, trois amateurs distingués.

Lucien d'AISY.

Cl. Dupont.



M. Marcel Journet.



L'Inévitable amour. — Voici un beau roman dont il sera beaucoup parlé.

Un proscrit de 1852 s'étant rallié au gouvernement impérial, est amené au suicide. Il confie à une grande dame italienne qu'il aima, son fils, élevé dans le cadre des Charmettes, là où Rousseau et Mme de Warens cachèrent leur amour. Le fils, grandi, s'éprend à son tour de sa protectrice et, lorsqu'il apprend le secret paternel, il se tue.

C'est un livre, c'est une histoire très simples dont l'intérêt ne vient point de la combinaison adroite de situations attrayantes ou du heurt d'événements tragiques. Il ne s'agit même pas d'une intrigue. L'aventure n'a guère qu'un personnage, dont nous sentons l'âme se développer selon la philosophie de l'Hôte qui illustra une maison de son village nourricier : « Les Charmettes ». A peine aura-t-il, ce petit, le temps d'aimer ! et bien avant que ses sens aient pu réaliser le désir voluptueux de sa pensée, le Secret le fera mourir... Il se tuera en buvant de la cigüe, en observant dans sa personne les mêmes effets que ressentit Socrate expirant. Et sa tête tombée demeurera tournée vers la jolie statue antique qu'il découvrit un jour : joli dieu qui domine son destin comme un symbole. *L'Inévitable amour*, dit la légende de cette statue...

On retrouvera dans cet ouvrage les rares qualités de style qui ont mis M. Adolphe Aderer au rang de nos meilleurs écrivains.

Les *Roses de la Vie*, tel est le joli titre d'un volume de vers que Paul Plan, du Gymnase, fait paraître chez Ollendorff, et pour lequel M. Maurice Donnay a écrit un vrai bijou de préface. Ce volume est appelé à un succès durable, car il est écrit avec le cœur, et la forme en est impeccable.

Mlle Jeanne Dortzal, la charmante pensionnaire de l'Odéon, est aussi un délicat poète. Elle vient de publier chez Lemerre un nouveau et très gracieux volume de poésies, sous ce titre : *Vers l'Infini*.

Premier Prix du Conservatoire, par Auguste Germain :

Nous n'avons pas à vanter la compétence d'Auguste Germain en tout ce qui touche le Conservatoire. Aussi retrouvera-t-on, dans ce volume, la notation exacte de l'existence des futurs acteurs ; cette existence curieuse et un peu mystérieuse, ignorée du public, en même temps qu'une intrigue neuve et mouvementée, fait ce roman très attachant.

Vient de paraître, chez les éditeurs Calmann-Lévy : la *Chauve-Souris*, le succès des Variétés, opérette en trois actes, tirée par Paul Ferrier du *Réveillon*, la jolie pièce de Henry Meilhac et Ludovic Halévy.

Dans son nouveau roman : *Sur la Branche*, qui paraît chez les éditeurs Calmann-Lévy, Pierre de Coulevain, l'auteur du beau livre *Ève victorieuse*, qui eut tant de succès, a su mêler à une sorte de confession très imprévue, nourrie d'idées et d'impressions, une intrigue très vivante et empreinte d'une émotion intense.

Le Gérant : Charles RICHARD

DEMANDEZ PARTOUT
le **NOUVEAU** Papier Citrate **JOUGLA** à 70c LA POCHETTE
C'est le Meilleur

BOUTEILLES ET BOUCHONS
Établissement fondé en 1795
EDARD — ÉDARD ET MELIN
CH. BARREZ, Successeur
26, 28, Rue du Dragon, PARIS — 37, Crutched Friars, LONDRES
Seul dépôt des Verreries de Vauxrot (Aisne), de Lourches (Nord) et d'Arques (P.-de-C.). — Capsules métalliques de la Maison MEYNIEU et Cie, Bordeaux. Seul agent à Paris. — *Téléphone* 702-39. Adresse télég. : TRADOB.

Exposition de 1900 : Grand Prix



SAVON ROYAL DE THRIDACE
SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins pr Hygiène de la Peau et Beauté du Teint



Thiébaut Frères
FUMIÈRE & GAVIGNOT
SUCCESSEURS
Bronzes d'Art
Figures
Ameublement
Éclairage
GRANDS PRIX : Paris 1878-1889
Hors Concours, Membre du Jury : Paris 1900
32, Avenue de l'Opéra

REVUE ALSACIENNE ILLUSTRÉE

PUBLICATION DE LUXE, TRIMESTRIELLE
Format in-4°. — Sixième Année.

Cette Revue forme chaque année, un volume de 250 pages, contenant environ 200 illustrations dans le texte et 16 à 20 planches hors-texte (eaux-fortes, bois, lithographies, etc.).

Elle étudie la vie et les œuvres des Alsaciens illustres, l'histoire, l'ethnographie, la topographie, les monuments du pays, l'art populaire ancien et le mouvement artistique contemporain, en un mot : tout ce qui contribue à faire mieux connaître et aimer l'Alsace.

Chaque fascicule, en outre, comprend une *Chronique d'Alsace-Lorraine*. Des notices biographiques et nécrologiques y fixent le souvenir des personnages marquants ; les principales publications intéressant la province y sont analysées ; enfin, une rubrique spéciale illustrée de nombreuses gravures, enregistre les *faits et documents* utiles à retenir : littérature, beaux-arts, archéologie, folklore, politique, droit, économie politique, agriculture, commerce et industrie, statistique, etc.

Abonnement pour une année :
STRASBOURG, 15 francs ; ALSACE-LORRAINE, 17 francs ; FRANCE et ÉTRANGER, 19 francs.
A Strasbourg, aux bureaux de la Revue, 27, rue des Serruriers ; à Paris, à la Revue Théâtrale, 60, rue de La Rochefoucauld et chez tous les Libraires.

LE SAVON VERT DE L'AMIRAL à l'Extrait de FIEL Bté s.g.d.g. FAIT **MAIGRIR**
LA PARTIE DU CORPS SAVONNÉE
Sans altérer ni la santé ni l'épiderme. la bte 2 pains 10f (fco France, mdat).
Brochure sur demande. SAVONNERIE de l'AMIRAL, 35, r. Le Peletier, Paris



Photographie
Cautin & Berger
Attitrée des Gens du Monde et des Artistes

Poses extrêmement soignées
Poses de théâtre

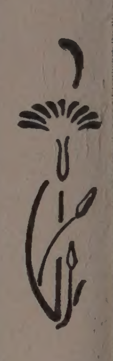
— AGRANDISSEMENTS
Reproduction de Scènes
Procédés tout à fait spéciaux

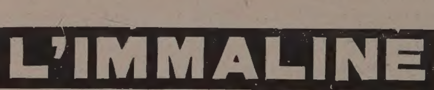
HOTEL PRIVÉ
62, Rue Caumartin, 62

Médaille d'Or à l'Exposition de 1900



Hygiène de la Bouche et de l'Estomac
APRÈS LES REPAS 2 OU 3
PASTILLES VICHY-ÉTAT
Facilitent la digestion





MARQUE DÉPOSÉE EN 1904
SÈVE CAPILLAIRE
FORTIFIE LA CHEVELURE et lui donne un éclat incomparable. — *Maintient l'ondulation.*
SOUVERAINE contre la CALVITIE
Favorise la repousse par son action énergique sur les bulbes capillaires.
PRIX DU FLACON : 6 fr. — 11 fr. le DEMI-LITRE. — 20 fr. le LITRE.
L. CHOMEAU, Spécialiste, 4, Boulᵈ Voltaire, PARIS.
EN VENTE : Salons de Coiffure et envoi franco contre mandat.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DU FIGARO
26, Rue Drouot, 26, Paris
LA COLLECTION RELIÉE DE LA 1re SÉRIE de la Revue Théâtrale
Prix : 18 francs



Marque déposée

Les clichés photographiques des scènes d'intérieur ont été obtenus par les **Appareils** et la **Poudre Éclair IDÉAL**.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. d'OSMOND, *39, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS.*

En Vente chez tous les Libraires
NOS ARTISTES
des Théâtres et des Concerts, par JULES MARTIN.
400 Portraits — 400 Biographies. — Prix : 3 fr. 50.

"CONSULTEZ VOTRE DOCTEUR"

LE VIN VOGUET

Combat énergiquement le mal de mer, le soulage avec efficacité.

Il fortifie les CORDES VOCALES, rend la voix souple et claire.

Son usage, même prolongé, ne provoque ni trouble gastro-intestinal, ni constipation.

Ces médicaments sont exempts de tout alcool.

Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines

PROVINCE. — Ajouter 85 centimes pour colis postal de 1, 3, 6 bouteilles.
44, Boulᵈ Haussmann, PARIS



PASTILLE VOGUET
Quino-Phosphatée
Est l'extrait du VIN VOGUET
Tonique, Fortifiante
La Boîte : 2 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 16 fr. 50

PASTILLE VOGUET ANTIDIABÉTIQUE
Sans sucre, sans féculents
La Boîte : 3 fr. 90 — Les 6 Boîtes : 22 fr. 50

Exiger l'ÉTIQUETTE avec deux moines

Dépôt du CARDINAL-QUINQUINA
44, Boulᵈ Haussmann, PARIS

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER aux CHATELLES, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges)

REPRODUCTIONS ARTISTIQUES. — PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE. — REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES. — AFFICHES CHROMOTYPOGRAPHIQ[UES]
PROCÉDÉ DES TROIS COULEURS. — PROGRAMMES POUR CONCERTS, TOURNÉES THÉATRALES. — ILLUSTRATIONS D'OUVRAGES. — ALBUMS. — CATALOG[UES]